



**Université de Paris IV-Sorbonne
Ecole des Hautes Etudes en Sciences de l'Information et de la Communication**

Mention Information et Communication

Master 2 Recherche

Formes et usages du fragment d'information
sur le réseau « social » Facebook

Sous la direction de : Emmanuel Souchier

Wehrung Claire
2010/2011

Soutenu le 14 juin 2011
Note obtenue : 16/20

Remerciements

A Emmanuël Souchier, mon directeur de recherche, qui, au delà de ses éclairages théoriques et précieux conseils méthodologiques, s'est montré disponible et encourageant envers moi tout au long de cette année pleine d'enjeux.

Ma reconnaissance va également à Yves Jeanneret, Karine Berthelot-Guiet et Adeline Wrona, qui, au fil des séminaires, m'ont aidée dans la définition de mon objet de recherche.

Je tiens également à remercier Etienne Candel et Marianne Lacharrière, pour leurs conseils avisés.

Merci enfin à Xabi pour son soutien dans la dernière ligne droite.

Introduction	4
I – Le chaos de l’écrit-fragment	11
A – Esthétique de la petitesse	12
1) Le fragment comme objet textuel	12
2) Changements d’échelles	15
3) D’inouïes petites formes	16
B – Impertinente impermanence	21
1) Un existant irréductible	21
2) Texte sans mémoire	23
3) Effectué et négocié par la lecture	26
C – L’information fragmentale	30
1) Le temps mis en signes	30
2) L’intermédialité, interstice du fragment	32
3) La mobilité, fragment d’espace dans le temps	33
II – Le fragment à l’épreuve de la circulation	35
A – L’abyme du cadre	36
1) Tryptiques en série	37
2) Cadres en fonction	42
3) Invisibilité des cadres	45
B – La contrainte relationnelle	46
1) Textualisation de la pratique médiatique	46
2) Un paratexte communautaire	48
3) Le dialogisme	49
C – La citation ou mise sous fragments	52
1) Une entreglose de fragments	52
2) Quatre valeurs de citation	53
3) Un jeu de différences	56
III – Le fragment comme lettrure	60
A – Renaissance du lecteur ou... du format ?	60
1) Le numérique comme extension des potentialités	60
2) Un nouveau paradigme techno-sémiotique	61
B – Le fragment comme texte passeur	63
1) la virtualité incarnée	63
2) Stratégies d’audience	65
C – Le contrat de lettrure ou l’impératif socialisant	67
1) Ce que recouvre la notion de contrat	67
2) Vers un contrat de lettrure	68
3) Une industrialisation du social ?	72
Conclusion	73
Bibliographie	75
Annexes	78

Introduction

Présentation du sujet

La numérisation des données, combinée à l'expansion du réseau Internet, nous place dans un contexte d'inflation informationnelle. Les médias traditionnels, titres de presse, chaînes TV et radio ont investi ces nouveaux espaces numérisés, quand, parallèlement, ceux que l'on appelait les « publics » sont devenus à leur tour producteurs de contenus en s'essayant aux nouvelles formes de « blogging » ou de micro-blogging. Les sources d'information se sont donc diversifiées, de même que les canaux de diffusion : sites Internet, blogs, réseaux dits « sociaux », wikis ou plateformes collaboratives sont les principaux lieux d'écriture numérique.

Sans une gestion appropriée de ces flux, l'internaute peut, paradoxalement, se sentir moins bien informé que lorsqu'il ne disposait « que » de journaux, émissions de télévision et radio pour suivre l'actualité.

Dans ce contexte de surabondance informationnelle, la parade mise en place recourt à la fragmentation des contenus. Ainsi ne lit-on plus un journal, mais un article. On ne visionne plus un journal TV en streaming, mais seulement un extrait. Car « l'unité de base n'est plus le média », explique Laurent Mauriac¹, cofondateur du site Web d'information *Rue89*.

En parlant d'unité de base et d'extrait, c'est la question du tout et de la partie qui est soulevée. Un morceau, un extrait, une brisure, et finalement, un fragment, peut-il être considéré comme un nouveau tout, comme une entité entière, autonome et essentielle ? Ou bien le fragment est-il condamné à n'être évoqué que dans sa relation à l'ensemble au sein duquel il est né ?

Qu'est-ce qu'un fragment, finalement ? Est-il soumis aux mêmes théories du texte et de l'écriture que celles élaborées au fil des siècles par les hommes de lettres, linguistes, sémiologues, grammairiens ou philosophes ?

Si nous dressons cette liste de questions, c'est que le concept du fragment recouvre aujourd'hui un certain nombre de pratiques, notamment dans le champ du numérique.

Ainsi, « l'interopérabilité » des systèmes est en effet annoncée comme la condition sine qua non pour la survie sur Internet d'un site Web : donner à l'internaute un maximum de portes de sorties pour être certain qu'il revienne. C'est l'un des paradoxes érigés en règle pour les concepteurs de sites. Par interopérabilité, est désignée la capacité des dispositifs à fonctionner avec d'autres sans restriction d'accès ou de contraintes fonctionnelles. Quel est l'enjeu ? La circulation des objets,

¹ MAURIAC Laurent, 2010, « *La fragmentation de l'information a-t-elle du bon ?* », conférence prononcée à la Cantine, Paris, 26/01/2010.

des informations, et donc de leurs fragments, qui, une fois numérisés, doivent avoir pour qualité intrinsèque d'être mobilisables en différents lieux et temps.

C'est donc dans une approche délibérément triviale que nous nous inscrirons pour aborder le concept du fragment. Par « trivial », nous nous référons aux travaux d'Yves Jeanneret² sur la circulation des savoirs dans le champ social. Selon ce chercheur, la diffusion d'objets, de textes, de valeurs ou encore de représentations entre les mains de différentes strates d'acteurs produit de nouveaux effets de sens et socialisent ces objets.

Les nouveaux usages numériques de l'information, au sens de texte d'actualité, font écho aux notions de fragment et de circulation. C'est en tout cas l'intuition qui nous a amené à développer ce sujet de recherche : *les formes et usages du fragment d'information sur Internet*, et plus particulièrement sur le site Internet Facebook.

En effet, telles des stratégies d'évitement devant l'afflux informationnel caractéristique d'Internet, la sélection, l'extraction, le rétrécissement, le découpage, sont autant d'opérations subies par les contenus informationnels écrits et mis en ligne par les sites traditionnels d'actualités.

La multiplication d'outils d'agrégations de contenus, des « flux RSS » jusqu'aux outils d'agrégation et de mise en forme de ces « abonnements » les plus récents telle que la plateforme *Netvibes*, participent d'une fragmentation des informations généralisée et encadrée techniquement... voire socialement ? C'est en tout cas comme telle que se présente la nouvelle pratique dite de « curation », qui s'inscrit dans la continuité du web sémantique³. La *curation* se présente comme une transposition sur le Web des pratiques de conservateurs de musée (« curator » en anglais), chargés de sélectionner des œuvres en vue d'une exposition. Sur Internet, la curation consiste donc en la sélection, l'éditorialisation et le partage par un internaute d'informations numériques. En ce sens, la curation s'est érigée en une « humanisation » de l'agrégation, qui ne résulterait quant à elle que de processus techniques.

Aussi discutables scientifiquement que soient ces représentations sur ces nouveaux outils, il n'en reste pas moins que la fragmentation de l'information est devenue une pratique largement partagée par les internautes... mais peut-être insuffisamment interrogée.

En mars 2010, une étude menée par le Pew Research Center, un laboratoire d'idées américain, indiquait que parmi les personnes s'informant en ligne, 75% d'entre elles le font via les réseaux

² JEANNERET Yves., *Penser la trivialité*, Volume 1 : *la vie triviale des êtres culturels*, Paris, éditions Hermès-Lavoisier, 2008.

³ « Le Web sémantique désigne un ensemble de technologies visant à rendre le contenu des ressources du World Wide Web accessible et utilisable par les programmes et agents logiciels, grâce à un système de métadonnées formelles, utilisant notamment la famille de langages développés par le W3C1 », *Web sémantique*, in *Wikipédia*, en ligne, consulté le 20/05/2011

sociaux et les e-mails⁴. Or les informations transmises via ces canaux sont nécessairement des fragments, des textes ou hypertextes « copiés-collés », sélectionnés dans un premier contexte, et placés dans un second.

Les recommandations « sociales » et affinitaires étant particulièrement sollicitées dans le partage d'informations, nous avons choisi d'inscrire notre étude du fragment d'information au sein du réseau « social » le plus utilisé à ce jour, Facebook.

Avant d'aller plus loin, il convient de s'arrêter sur cette dénomination de « réseau social ». Pour notre part, nous choisirons de parler de « réseau technique », à « connotation sociale ». Si le site Internet Facebook est un réseau au sens où il s'agit d'un dispositif mettant en relation divers entités par des « nœuds » techniques, l'adjectif « social » mérite quant à lui plus de discernement. Une partie de notre étude consistera en la discussion et relativisation de cette terminologie.

Traitement du sujet

Le couple information et fragmentation est, nous l'avons vu, l'objet de multiples pratiques dans le champ du numérique. La raison d'être de ce mémoire est de s'interroger sur les modalités de ces pratiques, tant sur le fond que sur la forme.

Pour prendre la mesure des transformations qui ont cours dans la fragmentation de l'information, voyons rapidement ce premier exemple :



Fig. 1 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook

Nous constatons que l'information circule « en distance » du contexte de production qu'il revendique, ici le site d'informations en ligne *Slate*. Ainsi prélevée puis réinsérée au sein d'un nouveau cadre, sur une nouvelle page, un nouveau site, l'information revêt une nouvelle

⁴ « Understanding the Participatory News Consumer », sous la direction de Kristen PURCELL, étude mise en ligne le 01/03/10, Pew Research Center's Internet & American Life Project and Project for Excellence in Journalism.

apparence et semble même faire l'expérience de l'ubiquité. Face à ces observations, plusieurs questions s'imposent à nous.

Problématique générale

Il s'agira au cours de notre étude d'appréhender la question du sens dégagé par le fragment comme forme. C'est en effet le « régime de l'écriture fragmentaire »⁵ que nous interrogerons dans ses conditions de circulation et de production de sens : quels rapports sont-ils entretenus entre la forme du fragment et sa signifiante ?

Pour traiter cette grande question, nous travaillerons par focales successives. En effet, notre problématique recouvre plusieurs champs théoriques.

Celui de l'auctorialité, par exemple : qui est finalement l'auteur d'une information fragmentée et publiée dans un nouvel architexte ? Puis la question de la citation : quelles relations, entre présence et dissimulation de l'auteur cité et de l'auteur citant, sont affichées au travers du fragment ? Par ailleurs, quelle place prennent l'environnement, le contexte, la nouvelle enveloppe d'accueil du fragment dans ses opérations de signification ?

Poser la question des rapports entre forme fragmentaire et signifiante, c'est finalement s'interroger sur les processus de compréhension et/ou d'interprétation du texte par le lecteur.

Nous entamerons notre étude forte de deux hypothèses :

Hypothèse 1

Parce que le texte fragmenté est par nature décontextualisé et replacé dans un nouvel architexte, il serait de l'ordre du jamais vu, de l'inouï. Le fragmentaire aurait une propension spéciale à produire un nouvel original, dans la mesure où sa forme est chaque fois retravaillée par l'architexte qui l'accueille. Son image est par conséquent de l'ordre de l'insaisissable. **Il serait donc impossible d'arrêter des conditions de réception fixes et permanentes, impossible d'accoler à la forme fragmentée de l'information un contrat de lecture.**

Hypothèse 2

Le fragment impliquerait l'internaute, par sa forme, sa pratique, chaque fois unique, jamais répétée. **Dépassant la question de la réception, l'information fragmentée en appellerait, plus**

⁵ ANGE Caroline, Thèse « *La question du sens : écrire & lire le fragment. Du texte à l'hypertexte.* », sous la direction de Pierre Moeglin, MSH Paris-nord, Université Paris 13, 2005.

largement, à une prise en considération des usages qui entourent la lecture, sur un réseau dit « social », où lecture et écriture s'entremêlent, convoquant ainsi la notion de lettrure.

Méthodologie

Etudier un fragment, c'est étudier la « carrière » d'un texte, ses évolutions, sa circulation, et finalement, sa métamorphose. Et c'est bien là tout l'enjeu de cette recherche. Car comment constituer un corpus d'objets « instables » ?

Partant de l'objectif de repérer et d'analyser la présence d'éléments fragmentaires dans un flux d'informations, nous nous sommes attachés à observer les indices de leur circulation. Ainsi avons-nous procédé par captures d'une même information à différents stades de sa circulation. Nous nous sommes attachés à représenter ces fragments dans leur diversité. Sans prétendre à une typologie exhaustive, nous avons néanmoins à l'esprit de montrer les disparités de formes de l'objet fragmentaire.

A l'affût de publications d'informations fragmentées sur notre propre « compte » Facebook, nous avons pu récolter, sur une année, une vingtaine de cas différents. Nous avons circonscrit notre corpus à trois cas d'informations mis en circulation et fragmentés, représentatifs selon nous des différentes opérations d'écriture ou réécriture à l'œuvre autour des fragments sur Facebook.

Chaque fois, nous avons fait une copie d'écran du fragment tel qu'il nous était présenté dans notre « fil d'actualités », puis une copie d'écran du site Internet d'informations duquel le fragment était « originaire ».

Il convient, à l'occasion de ces explications méthodologiques, de dire la difficulté à travailler sur les médias numérisés, et plus particulièrement sur un réseau « social » tel que Facebook. De prime abord, la constitution du corpus peut sembler particulièrement facilitée : point de « sujets » à interroger, de guides d'entretien à élaborer, d'entretiens à retranscrire et analyser. « Tout est à portée de main » : le chercheur travaillant sur un Internet n'aurait qu'à rester sur son ordinateur, ouvrir un « navigateur », et observer. Pourtant, le statut de Facebook, mi-privé, mi-public, complexifie les recherches. Privé car seuls nos « amis » peuvent voir nos publications. Public, car nous mettons en visibilité des informations parfois très personnelles, nous publions des fragments d'informations d'ordre politique, éthique, accompagnées de commentaires... qui se retrouveront dans le « fil d'actualités » d'un cercle d'« amis » parfois très étendu.

La réflexivité s'impose : est-ce, intellectuellement parlant, honnête de travailler sur son propre « compte » Facebook ? Le manque d'alternatives nous a contraint à évacuer cette question. Cependant, nous nous sommes obligée à ne jamais intégrer à notre corpus nos propres « publications » ni celles auxquelles nous aurions « participé » par le commentaire.

Lorsqu'il s'est agi de mettre à l'épreuve nos hypothèses, nous nous sommes intéressée à la matérialité technique du fragment. La dissémination, la circulation dont il fait l'objet suggèrent en effet qu'il n'y a pas seulement la « page » Internet sur laquelle il est publié, mais aussi un avant, un après, un autour.

Pour travailler au corps notre corpus, nous avons notamment convoqué les travaux d'Emmanuel Souchier et d'Yves Jeanneret⁶ sur les *Ecrits d'écrans* et les *écrits de réseaux*, auteurs selon lesquels « étrangère à la machine, mais tributaire de ses propriétés, l'interprétation relève de l'utilisateur placé dans une situation de lecture ». Nous avons ainsi visé l'établissement d'une *pensée de l'écran* « capable d'appréhender ce qui rend possible la présentation du texte mis sous les yeux du lecteur : le paratexte et l'architexte ». Ce sont ces outils d'analyse que nous avons mobilisés pour étudier le contexte d'accueil offert aux fragments, ainsi que les actions proposées à l'internaute par ces interfaces, et enfin les moyens matériels à disposition de l'internaute pour prolonger l'acte de lecture par celui de l'écriture.

Grandes lignes

Les présentations faites, nous voici à l'orée du développement de notre réflexion. Afin de mieux l'appréhender, traçons ici les grandes lignes de notre démarche. Dans un premier temps, nous irons à la rencontre du « chaos » de l'écrit fragment. Il s'agira de circonscrire l'objet, en l'inscrivant dans un héritage de pratiques littéraires, pour ensuite le placer dans le contexte des médias informatisés, et, enfin, mettre en perspective les relations de la forme fragmentaire et du texte informationnel.

Second temps de notre développement : le fragment à l'épreuve de la circulation. Nous étudierons ici le jeu de cadres à l'œuvre dans la « mise en page » du fragment, après quoi nous nous intéresserons à sa dimension « sociale », « relationnelle ». Puis, le travail du fragment comme objet de citation nous donnera des clés de compréhension supplémentaires.

⁶ Y. Jeanneret & E. Souchier, Pour une poétique de l'écrit d'écran, *Xoana*, n°6-7, « Le multimédia en recherche », 1999, p.99.

Il sera alors temps de développer notre dernière idée : le fragment comme invitation à la lecture. En observant la prégnance des dispositifs et des formats avec lesquels les internautes composent, nous donnerons au fragment un trait de caractère supplémentaire, celui de courroie de distribution vers un processus de socialisation quasi-industrialisée.

I – Le chaos de l’écrit-fragment

Pour commencer, penchons-nous un court instant sur la terminologie « fractale » pour expliquer nos choix. D’après le Littré, un fragment est : « un morceau d’une chose qui a été brisée en éclats » ou encore « un morceau détaché qui a l’air d’un fragment d’ouvrage, et qui cependant n’a jamais été destiné à entrer dans un ouvrage ». Quant à l’étymologie, le mot fragment la puise du côté de la fragilité : il en partage en effet la racine « frag- » ou « frac- » de *fragere*, soit « rompre, briser ».

Morceau ou extrait, détaché ou brisé... le fragment est, on le comprend, la partie d’un tout. Mais une partie qui fait sens, qui peut mener une existence propre, autonome, et qui est même encouragée à naviguer au fil des flux RSS et autres agrégateurs de contenus qu’offre aujourd’hui Internet.

Mais ces textes, extraits et recontextualisés au sein des agrégateurs de contenus sont-ils fragmentés, ou fragmentaires ? Le premier terme induit l’idée de résultat : un tiers a agi, et l’écrit a subi une transformation. Son statut, sa forme, son image, son emplacement ont changé. L’adjectif fragmentaire désigne quant à lui la nature de l’objet fragment.

A l’idée de nature, nous préférons celle du résultat. En effet, nous parcourrons au fil de notre corpus un ensemble de textes déplacés par la main de l’internaute, recueillis sur des sites d’actualité puis retranscrits au sein d’un réseau « social ». Il s’agira donc bien d’étudier les opérations effectuées par l’homme, via la machine, et leurs conséquences sur un texte devenu fragment.

Ceci dit... « la singularité de ses différentes manifestations interdit de clôturer le fragment dans l’espace d’une définition qui ne traduirait pas les tensions dont il est l’objet. » Caroline Angé⁷ en fait un avertissement : objet insaisissable, protéiforme, le fragment ne saurait souffrir une définition fixe, permanente, fermée.

En lieu et place d’un état de l’art, nous nous appliquerons donc à montrer comment cette « petite forme » a servi le talent de grands auteurs, avant de circuler sur les médias informatisés comme une forme « prête à tout ». En effet, sa remarquable plasticité, lui vaut aujourd’hui d’être un véritable matériau de circulation pour l’information numérisée.

⁷ ANGE Caroline, Thèse « *La question du sens : écrire & lire le fragment. Du texte à l’hypertexte.* », sous la direction de Pierre Moeglin, MSH Paris-nord, Université Paris 13, 2005, page 212.

A – Esthétique de la petitesse

Qu'est-ce que le beau ? Les philosophies de l'art discutent la question, aujourd'hui encore. Est-il même possible d'arrêter des canons de la beauté ? Peuvent-ils être fixés à jamais ? Ou sont-ils destinés à évoluer au rythme des pratiques artistiques ? Plutôt que de trancher sur ces questions pour lesquelles les sciences de l'information et communication ne sont pas les mieux armées, avançons en terrain connu : l'analyse des pratiques, des formes, des formats et des représentations à laquelle notre discipline se prête si bien.

Ainsi pouvons-nous repérer que dans le champ informatique comme dans les pratiques d'écriture, une certaine recherche des « petites formes » est à l'œuvre. Ne sommes-nous pas passés des micro-ordinateurs aux nanotechnologies ? Quant aux modèles journalistiques, les formats de « fil d'infos », de flash news ou encore de dépêches lapidaires envoyées par texto aux abonnés sont légion. Si les haïku, poèmes japonais, tirent de la brièveté la même fierté, nous verrons que la mise en mots du monde et des pensées par les grands auteurs s'est essayée au fragment avec succès.

1) Le fragment comme objet textuel

Que l'on pense aux auteurs présocratiques, aux carnets posthumes de Nietzsche ou aux pensées éparses de Pascal, le fragment semble avoir accompagné nombre d'auteurs dans leurs réflexions. Moyen d'écriture à part entière, cheminement jusqu'à la construction d'une idée finie, aphorisme, expression d'un doute... le fragment est un être culturel protéiforme, aussi bien lorsqu'il circule sur les réseaux sociaux que lorsqu'il s'illustre en littérature.

Fabuleux exemple de la pensée fragmentaire, le « Neutre » de Roland Barthes, entendons par là ses cours en treize parties au Collège de France en 1978 sur *Le désir de neutre*, nous permet d'entrevoir quelques unes des caractéristiques du fragment.

Voyons plutôt ces quelques extraits des cours prononcés par Barthes :

« Le neutre ne renvoie pas à des impressions de grisaille, de neutralité, d'indifférence. Le neutre, mon neutre, peut renvoyer à des états intenses, des états inouïs, déjouer le paradigme peut être une activité ardente et brûlante ».

En ce sens donc, le Neutre barthésien est une suspension du paradigme. Ni oui ni non, ni blanc, ni noir. Car « il y a deux manières de déjouer ou compliquer le paradigme. Un paradigme = A opposé à B. Vous pouvez annuler l'opposition en créant un terme complexe, en réunissant A et

B. Vous pouvez aussi annuler l'opposition en créant un terme qui ne sera ni A ni B, et qu'on appellera terme amorphe, terme neutre, ou degré zéro ». D'autre part, le neutre n'est « pas seulement un non-choix, mais aussi le choix de l'ailleurs, un choix à côté, l'ailleurs du conflit du paradigme. »

Parce qu'il est polymorphe, passe par des états inouïs et se constitue comme un « à-côté » du paradigme, le neutre et le fragment semblent revêtir des caractéristiques communes. C'est en tout cas l'une des hypothèses que nous aimerions mettre à l'épreuve un peu plus tard.

- Une rumination

Les carnets laissés par Nietzsche rassemblent des milliers de notes prises en différents lieux et temps, textes fantômes d'œuvres destinées à la publication. Maurice Blanchot, dans son projet de *Revue Internationale*⁸ s'intéresse à ce type d'écriture qu'il qualifie de « fragment lié à la mobilité de la recherche, à la pensée voyageuse qui s'accomplit par affirmations séparées et exigeant la séparation ».

Dans *Généalogie de la morale*, Nietzsche lui-même écrit :

« La forme aphoristique de mes écrits présente une difficulté : de nos jours on n'accorde pas suffisamment de poids à cette forme. Un aphorisme, si bien frappé soit-il, n'est pas " déchiffré " du seul fait qu'on le lit ; c'est alors que doit commencer son interprétation, ce qui demande un art de l'interprétation. " [...] " Evidemment pour pouvoir pratiquer la lecture comme un art, une chose avant tout autre est nécessaire, que l'on a parfaitement oubliée de nos jours – il se passera donc encore du temps avant que mes écrits soient " lisibles " -, une chose qui nous demanderait presque d'être de la race bovine et certainement pas un " homme moderne ", je veux dire : savoir ruminer... ».

Il faudrait donc ruminer, penser, décoder pour pouvoir lire et se saisir de la pensée de l'auteur : c'est ce qu'exige l'écriture fragmentaire selon Nietzsche.

- Un doute

Se basant sur la « puissance de la subjectivité » que réclamerait la méthode nitzschéenne, Yann Porte⁹ explique que l'écriture fragmentaire est aussi l'écriture du doute. Une écriture à pas de

⁸ Le dossier de la *Revue Internationale* (textes préparatoires, correspondances) peut être consulté dans la *Revue Lignes n° II*, consacré à Maurice Blanchot, édition Librairie Séguier, septembre 1990.

⁹ PORTE Yann, « Cioran et la filiation nitzschéenne », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 2 2004, mis en ligne le 15 avril 2005, Consulté le 22 septembre 2010.

loups. Sans prétention d'ordre ni de logique. Il s'agirait en effet davantage de laisser les mots se coucher sur le papier pour en observer le résultat, sans risque, sans les lier à d'autres.

Ainsi, « le style fragmentaire est fondamentalement celui du doute (...) de la réinterprétation intime, artistique et stylisée du monde ».

Là où certains voient dans le fragment une écriture de prudence, une absence de risques, d'autres auteurs y voient au contraire la seule forme capable de dire avec force ce qui se serait dilué avec davantage de mots.

- Une pensée quintessenciée

Brefs et efficaces, deux adjectifs pour présenter une autre catégorie de fragments qui, sans forcément prendre la forme de l'aphorisme, révèlent un trait d'esprit particulièrement incisif. Ainsi pensons-nous au roumain Emil Cioran, dont les écrits ont été étudiés par Yann Porte, doctorant travaillant sur l'écriture fragmentaire cioranienne conçue comme « dépassement du nihilisme » :

« [Cioran] cultive avec Nietzsche une filiation (...) dans [sa] manière de dire le monde. (...) Les styles fragmentaires de Nietzsche et de Cioran sont le reflet de leurs itinéraires spirituels tourmentés et de leurs passions communes pour une lucidité à l'exigence dévastatrice. (...) Seul le fragment est jugé apte par Nietzsche à rendre compte et à restituer intuitivement, par éclairs et coups de sonde, la complexité du monde dans son jaillissement. [Quant à] Cioran, loin de considérer l'écriture fragmentaire comme un simple exercice de style littéraire ou philosophique, [il] voit en elle le seul moyen d'expression qui (...) par la rupture qu'il induit, reconstitue l'unité perdue du sujet ».

Par ailleurs, Maurice Blanchot, dans son projet de *Revue Internationale*, parle lui d'une forme « concentrée, obscurément violente, qui à titre de fragment est déjà complète ».

- La discontinuité, image du monde

Premier écrivain de fragment, s'il en est, Héraclite est traditionnellement associé aux formes brèves. Ainsi Caroline Angé¹⁰ écrit que sa « pensée philosophique, essayant de saisir le sens et le rythme des phénomènes naturels, ne pouvait qu'être condamnée à ne jamais rencontrer que des fragments », puisque sa réflexion est « sans cesse en mouvement ».

¹⁰ ANGE Caroline, Thèse « *La question du sens : écrire & lire le fragment. Du texte à l'hypertexte.* », sous la direction de Pierre Moeglin, MSH Paris-nord, Université Paris 13, 2005, page 114.

Bien plus tard, du côté des moralistes, et particulièrement chez Montaigne, le fragment n'exprime rien d'autre que l'incapacité du langage à « dire le monde transcendant, le réel inconstant ».¹¹

Tantôt outil de réflexion – de rumination –, tantôt aphorisme, puis doute : il semblerait qu'à chaque auteur convoqué corresponde une raison d'écrire en fragments... ce qui nous met sur la voie d'un fragment essentiellement « pluriel », tant dans ses formes que dans les objectifs qu'il dessert : nous y reviendrons un peu plus loin.

Si un imaginaire du fragment s'impose depuis le XVIII^e siècle comme « *ce qui donne le mieux accès à une totalité en soi insaisissable* », les « petites formes » d'Internet s'inscrivent alors dans le prolongement de ce mouvement qui tend à fragmenter l'espace formel des supports médiatiques. Marie-Ève Thérénty et Guillaume Pinson, « Présentation : le minuscule, trait de civilisation médiatique », *Microrécits médiatiques, Les formes brèves du journal, entre médiations et fictions*, Études françaises, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, vol. 44 – 3, p. 5-12.

2) Changements d'échelles

Si la forme fragmentaire s'est illustrée en littérature, elle recouvre plus largement le champ des pratiques médiatiques, culturelles, et même industrielles.

Modernisation, globalisation et accélération de notre société ont en effet conduit à une réévaluation des valeurs : taille, vitesse, quantité... Philosophes et sociologues ont à ce propos formulé l'idée d'un étirement du cadre spatial de l'action humaine, parallèlement à une réduction du cadre temporel. L'unité ternaire, une seule action en un seul lieu et un seul temps, serait vouée à l'explosion dans le monde moderne, entraînant la fragmentation de nos journées, de nos pratiques sociales et professionnelles, et de nos pratiques de production et de réception.

C'est donc un véritable changement d'échelles qui a été opéré ces dernières années. Quantitativement d'abord : ce qui était marginal est aujourd'hui devenu massif. Nous pensons par exemple aux produits ou informations dits de « longue traîne », aujourd'hui reconnus et valorisés par le Web. Joël de Rosnais, chercheur en sciences appliquées et informatique, définit le phénomène comme une sous-estimation des variations extrêmes qui fait que les produits ou services proposés par des centaines de milliers de sites web, faisant l'objet d'une faible demande ou ayant un faible volume de ventes, peuvent collectivement rivaliser ou même surpasser la part de marché des produits très populaires proposés par des sites à très grande fréquentation. La mise

¹¹ Ibid, page 124.

en relation offerte par le réseau Internet a donc été un déclencheur primordial, mettant en lumière l'existence d'un nouveau marché de consommateurs.

Restons dans le domaine du quantitatif avec l'actualité médiatique : auparavant difficiles à obtenir, les informations abondent aujourd'hui, donnant lieu à différents discours d'escorte, depuis « l'infobésité » à la « société de l'information ». Producteurs et canaux de diffusion se sont diversifiés, si bien que la couverture des événements n'est plus la chasse gardée des médias traditionnels. Presse, radio et TV sont non pas concurrencées, mais complétées par Internet, qui, à renfort de flux RSS, d'alertes mails ou de portails d'informations, contribue à élargir le spectre d'exposition informationnelle de l'internaute.

Qualitativement, nos rapports aux valeurs ont également changé de gradation. Nous pensons particulièrement à la sphère de l'intime. Opinions religieuses ou politiques, orientations sexuelles, créations artistiques... Auparavant considérées comme strictement personnelles et non proposables au regard d'autrui, ces données et informations sont désormais partagées sur Internet, blogs ou réseaux « sociaux » avec une pudeur reconsidérée.

Ces changements d'échelles se répercutent dans le champ des pratiques médiatiques des internautes pour qui « les manières de « lire » l'information ainsi mise en forme s'en trouvent partiellement recadrées, faisant correspondre à ces formats, au fil des répétitions, des habitudes de consommation plus soucieuses de rapidité, de concision, de diversité », écrivent Fabien Granjon et Aurélien Le Foulgoc¹². La prégnance d'un format raccourci, concis, dans les pratiques d'écriture et de lecture d'écran nous conduit aux « petites formes » étudiées par E. Candé, E. Souchier et V. Jeanne-Perrier¹³.

3) D'inouïes petites formes

Des « formes récurrentes, de dimensions restreintes, qui lissent la composition des écrans » : c'est ce qu'ont repéré les auteurs de *Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des*

¹² GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux* n° 160, 2010/2-3, p. 225-253.

¹³ CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures¹⁴. Une certaine économie de la forme brève semble être à l'œuvre sur les médias informatisés. Nous utilisons sciemment la terminologie de « forme » pour mettre en avant la matérialité de ces pièces textuelles. Ductiles et mobiles, elles prendront en effet l'apparence et l'usage que l'internaute lui donnera... dans les limites de leur format technique. Car aussi plastiques soient-elles, ces petites formes répondent d'un agencement technique, d'une combinaison de modalités, importantes mais limitées. C'est là la force de l'architecte qui s'exprime... et que nous interrogerons plus tard. Dans l'immédiat, observons plutôt l'une des caractéristiques du fragment : être un « jamais vu », jamais réalisé encore dans l'histoire des textes. Assemblage inédit, la petite forme est chaque fois retravaillée par le contexte qui l'accueille.

Nous avons choisi d'illustrer cette idée « d'inouï » en nous prêtant à une expérience : nous avons choisi un article sur le site *www.libération.fr*, copié son adresse URL, et l'avons « collée » à l'intérieur de notre « fil d'actualités » Facebook. Avant de publier l'information fragmentée, l'internaute est invité à « arranger », à « former » son in-formation. Voyons plutôt :

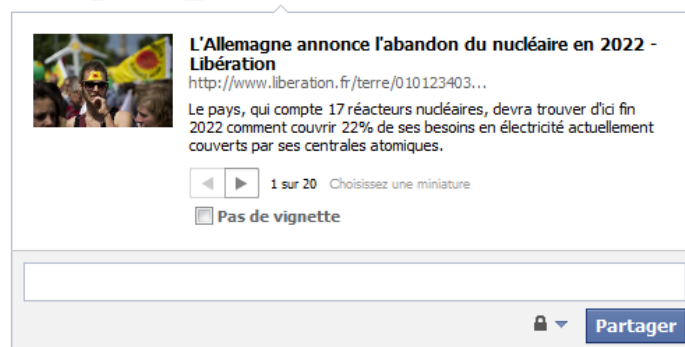


Fig. 2 : l'URL du site vient d'être collée

Nous observons ici que, à peine l'URL du site de provenance de l'information collée dans le champ de publication Facebook, le titre de l'article, le chapeau et la photo sont automatiquement « appelées » depuis le site d'origine et viennent se greffer sur le nouvel architecte.

¹⁴CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

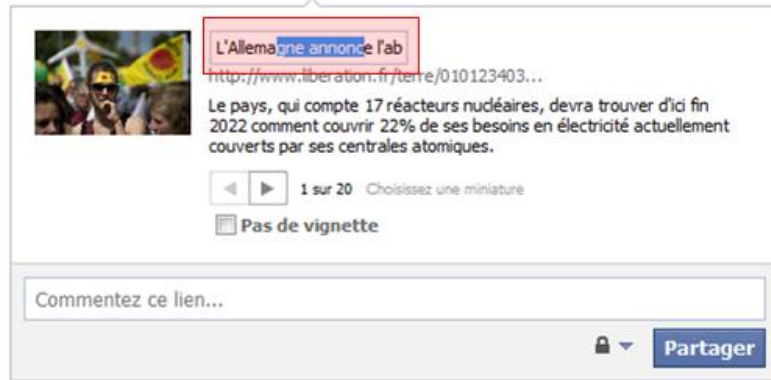


Fig. 3 : L'internaute peut modifier le titre

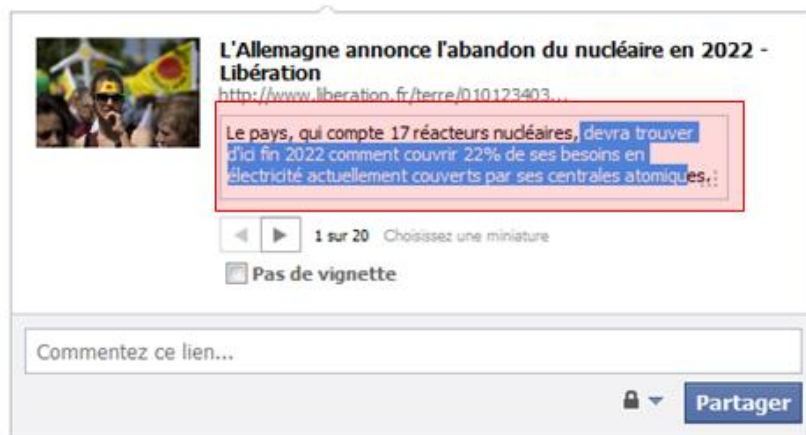


Fig. 4 : L'internaute peut modifier le chapeau

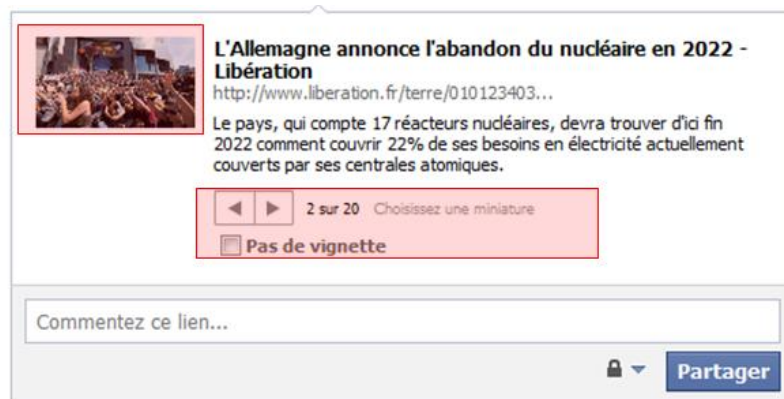


Fig. 5 : L'internaute peut changer la vignette, ou la supprimer

En jouant sur ces différents niveaux d'énonciation, l'internaute reconfigure complètement la matérialité du fragment. Nous nous sommes prêtés à l'expérience.



Fig. 6 : Un commentaire a été apposé, le chapeau a été supprimé.



Fig. 7 : Seule la vignette a été modifiée



Fig. 8 : Un commentaire a été apposé¹⁵, le titre a été modifié, la vignette supprimée

Cette expérience nous permet de considérer le caractère inédit, exclusif du fragment d'information. L'internaute a en effet la main sur les différents éléments, comme s'il était lui-même journaliste, en train de mettre en page son article sur un outil d'édition en ligne professionnel. C'est pourtant l'architecte de Facebook qui a « la dernière main », comme le rappellent l'étude des « petites formes »¹⁶ d'un collectif du GRIPIC : « l'énonciateur éditorial met à disposition de l'utilisateur des « formes » qu'il pourra manipuler et mobiliser à sa guise dans les cadres du site ».

¹⁵ Commentaire lu dans les « réactions » à l'article sur le site de Libération.

¹⁶ CANDEL, JEANNE-PERRIER, SOUCHIER, op. cit.

Libre à l'internaute donc d'éditer le fragment d'information sous la forme qui lui sied, d'afficher son opinion et de moduler le message en modifiant la titraille héritée du site d'actualités sur lequel avait été prélevé l'article.

En mettant à disposition de l'internaute cette série de médiations de l'écrit, les petites formes mettent en visibilité leur plasticité, leur technicité, et « composent une *mise en évidence de l'inouï*, de ce que l'on a jamais vu auparavant, en illustrant un état du progrès technique et de ses capacités à produire des formes nouvelles, aux modes de manipulation originaux »¹⁷.

C'est ainsi la *digital literacy* des usagers qui est flattée. A savoir leur « alphabétisation » numérique, leur capacité à lire et écrire sur écran, comme l'explique Milad Doueihi, auteur de *la Grande conversion numérique*. Selon lui, il existe bel et bien un règne de la petite forme digitale, où contenu et image du contenu ne sont pas dissociés. Aussi rappelle-t-il qu'en anglais, le code Html est appelé « embedded language », que l'on peut traduire de façon imagée par code ancré, inscrit dans la forme.

Le fragment, en tant que petite forme, se caractérise donc par cette propension spécifique à chaque fois proposer un nouvel original. Pratiques littéraires et numériques jouent d'ailleurs sur cette plasticité de la forme brève.

Les écrits d'écran, plus particulièrement, tendent de plus en plus à raccourcir les formes. Nous pensons évidemment au réseau « social » Twitter, également appelé « micro-blogging », puisque cette plateforme d'édition ne permet pas de publier des messages de plus de 140 caractères alphanumériques, soient très peu de mots, rarement plus qu'un lien et un commentaire d'accompagnement.

La recherche de la brièveté, de la concision des médias informatisés nous autorise à parler d'esthétique de la petitesse, comme l'entendait Edmund Burke, philosophe du 18^e, qui a théorisé « le beau »¹⁸ :

« C'est avec Louis XV et le style Pompadour, ses bibelots, ses chinoiseries, ses boudoirs dont les dimensions sont assez petites pour préserver le sentiment d'intimité, que ce goût du menu règne partout. Le privé l'emporte sur le public, et le merveilleux, qui n'allait jamais sans grandeur sous le règne de Louis le Grand,

¹⁷ CANDEL, JEANNE-PERRIER, SOUCHIER, op. cit.

¹⁸ BURKE Edmund, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Vrin, « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 1757.

se réfugie dans le secret d'un petit univers où le plaisir, à l'abri des regards indiscrets, peut célébrer ses rites. (...) Les beaux objets sont petits ».

Si la forme fragmentée correspond à l'esthétisme en vigueur, circulant dans le champ social comme autant de « petites formes », sans cesse rééditées, réécrites, réorganisées, mais jamais répétées, elle se veut également foncièrement plurielle, impermanente, changeant de signification comme de contexte.

B – Impertinente impermanence

Comme évoqué un peu plus haut, la ductilité du fragment, formé, déformé et reformé par les usages, font de lui un texte sans fixité, sans attaches, sinon celles du social, de la trivialité. Il s'agira de montrer dans cette partie que le fragment n'a pas de signification propre. Sans ancrage, il a un sens, mais aucune signification. Seule sa greffe dans un environnement, quel qu'il soit, peut le ré-animer.

Afin de mieux appréhender l'objet-fragment, nous le confronterons aux grandes théories des écrits d'écran. Son emprise sur l'économie des signes, du contexte, sur le lecteur comme scripteur, sont quelques uns des grands traits de définition que nous tracerons. Nous attirons ici l'attention du lecteur sur cet essai de définition : nous ne pourrions procéder, du moins dans cette partie, que par la négation, pour dire ce que le fragment n'est pas.

1) Un existant irréductible

Un être culturel

« J'entends par être culturel un complexe qui associe des objets matériels, des textes, des représentations et qui aboutit au partage d'idées, d'informations, de savoir, de jugement. Il s'agit de configurations dynamiques qui traduisent l'élaboration historique des ressources et enjeux de culture pour une société (...) ».¹⁹

Lorsque Yves Jeanneret développe sa théorie de la *trivialité*, il s'intéresse à l'idée de circulation d'objets hétéroclites dans nos sociétés, de leurs saisissements, appropriations, braconnages, par

¹⁹ Jeanneret Y., *Penser la trivialité volume 1 : La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Lavoisier, 2008

différentes strates d'acteurs, qui en font un concept, une idée, un savoir ou une technique, mais toujours un « ancrage » d'interprétation et de valeur.

Il nous semble pertinent de convoquer cette théorie pour parler de l'information fragmentée. En effet, elle aussi peut passer entre diverses mains, faire l'objet de différentes opérations de signification, comme nous l'avons vu un peu plus tôt. Elle circule, se modifie, se charge de valeurs, de références, et aura au final été partagée par un ensemble d'internautes comme un texte faisant sens, quand bien même les interprétations en auront été multiples.

Mis en *trivialité* sur un réseau « social » tel que Facebook, le fragment fait donc l'objet d'une première médiation à sa publication, puis d'une seconde lorsqu'il sera commenté, éventuellement d'une troisième lorsqu'il sera partagé... si bien que l'information publiée sous forme d'un court extrait aura fait l'objet de négociations de sens diverses, faisant de sa mise en circulation sa qualité première, c'est-à-dire d'être culturelle.

Réticulaire et composite

La numérisation du signe a ouvert de nouvelles potentialités de mobilisation des contenus médiatiques en « étirant leurs principes de publicité ». C'est ce qu'écrivent Aurélien Le Foulgoc et Fabien Granjon²⁰ dans leur étude sur les usages sociaux de l'actualité. Parmi ces nouvelles potentialités, on relève notamment « l'enrichissement multimédia des récits » et la multiplication d'hypertextes.

Hypermédia et réticulaire, le contenu médiatique résulte donc d'un savant mélange de mots, vidéo ou son, et hypertextes, que l'internaute peut *reprendre à son compte* et publier sur son profil Facebook, sous forme de fragment, comme nous l'avons vu plus tôt, en réarrangeant les différentes composantes de l'article du site *www.liberation.fr*.

Ainsi décrit, notre fragment devient l'être composite que Joëlle Le Marec²¹ théorise comme le résultat de « condensations à la fois matérielles et discursives, dynamiques ».

En effet, l'information fragmentée compose avec son environnement et les altérations qu'il lui impose : le texte s'enrichit à chaque changement d'énonciateur, s'habille de nouveaux effets de sens et se sociabilise.

²⁰ GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux* n° 160, 2010/2-3, p. 225-253.

²¹ LE MAREC Joëlle, *Ce que le "terrain" fait aux concepts : vers une théorie des composites* - Habilitation à Diriger des Recherches en sciences de l'information et de la communication (soutenue le 9 mars 2002), Paris, Université Paris7.

Impermanent

Être *culturel* par essence, le fragment prend la forme que veut bien lui donner son contexte, et évolue ainsi, au rythme de la *trivialité*. L'information fragmentée, réticulaire et multimédia, ne peut être contenue et conceptualisée comme un objet borné. Car on la voit sur Facebook, mais indique un renvoi vers l'extérieur, se montre sous un certain visage ici, sous un autre ailleurs... Pourtant elle fait sens, s'enorgueillit d'un changement de contexte pour paraître sous un autre jour encore, mais jamais ne se dénature.

Insaisissable, donc, le fragment doit sa pertinence au contexte. Roy Harris le démontre avec pertinence dans sa *Sémiologie de l'écriture*, lorsqu'il explique que « l'élément le plus important dans l'intégration contextuelle du signe écrit est sans doute, dans la plupart des cas, son emplacement visuel » car « on peut déplacer le support matériel sans le détruire ; mais on ne peut pas déplacer un signe. Tout changement de contexte produit nécessairement ou bien un nouveau signe, ou bien la suppression de toute communication²² ».

Le fragment étant une forme textuelle sans contexte fixe, ses modalités d'existence, d'apparence et de saisissement sont sans cesse reconfigurées, lui interdisant toute permanence de signification.

2) Texte sans mémoire

La numérisation des données pose la question de leur mise en mémoire et mise en image. En effet, depuis la machine sur laquelle un individu *saisit* un texte jusqu'à celle où l'internaute va *lire* ce texte, plusieurs opérations de signification ont lieu. Les lettres, les mots saisis sur l'architexte du *scripteur* sont codés sous formes de données binaires puis mis en mémoire à distance, sur un serveur. Ces données sont ensuite redistribuées aux internautes lecteurs, au sein de nouveaux architextes : celui du système d'exploitation de leur machine, celui de leur navigateur, et enfin celui du site sur lequel ils *surfent*. Quelles sont alors les conséquences de tels processus de circulation ?

Le texte comme potentialité

« L'écriture postulait jusqu'à présent la présence concomitante du support et de la réalité physique et matérielle du signe iconique d'écriture (...) La technique a brisé cette relation :

²² Harris R, *Sémiologie de l'écriture*, CNRS Editions, 1993, page 147.

l'espace lu n'est plus l'espace de mémoire de l'écrit ». Car au cours de ces opérations se produit une « rupture sémiotique fondamentale », comme l'écrit Emmanuël Souchier dans *De la lettrure à l'écran. Vers une lecture sans mémoire ?*²³

Le fragment, être a-contexte, prend donc, chaque fois qu'il est appelé à apparaître, à prendre vie sur un écran, une nouvelle forme. Il fait chaque fois l'expérience d'une nouvelle existence : dépourvu de mémoire, ses formes sont infinies, aussi plurielles que peuvent l'être les contextes qui l'accueilleront.

Vous êtes en train de visualiser une information fragmentée publiée sur un profil Facebook ? Vous faites alors une expérience de signification unique. Jamais encore ce texte n'était apparu sur ce « mur » Facebook, entouré de cette autre publication, ou de ce commentaire. Et jamais plus il ne réapparaîtra en de pareilles circonstances. En effet, « la relation sens-forme et la mémoire du texte sont réévaluées attendu que les protocoles de transmission ne conservent pas nécessairement la forme du texte, ses données physiques ou visuelles »²⁴. Emmanuël Souchier le souligne, avec la numérisation des signes, « les écrits s'envolent autant que les paroles » : *nihil manet* ! Le fragment, texte essentiellement a-contexte, est donc aussi a-mnésis ?

C'est la thèse que nous soutiendrons ici, et qui nous permet de parler du fragment comme *potentialité*, « définie par certains paramètres techniques sur lesquels le lecteur a la possibilité d'intervenir comme s'il en était l'auteur »²⁵. En effet, la parution d'une information fragmentée sur Facebook, son image, ne sont autres que le résultat de processus de deux ordres : les contingences informatiques, comme les architextes, et d'autre part, les choix de signification du lecteur-producteur, comme nous l'avons illustré plus tôt avec les « petites formes » inouïes.

Le texte du fragment n'est donc qu'un « peut-être » : il peut revêtir des formes diverses, mais toutes singulières, propres à leur contexte de production.

Or... « si le texte peut être recomposé à la réception, c'est le pacte de signification qui est remis en cause ».

Le lecteur comme scripteur

« Face à la machine, le lecteur est placé dans une situation paradoxale de distanciation et d'engagement. La distance de l'homme à la machine est plus grande que celle de l'homme au livre, car le texte semble avoir « disparu »

²³ Souchier, Emmanuël, "De la lettrure à l'écran. Vers une lecture sans mémoire ?", *Mnémotechnologies – texte et mémoire*, Texte, n° 25-26, Trinity College, Université de Toronto, Canada, 2000.

²⁴ Ibid

²⁵ Ibid

derrière l'écran, laissant prise à l'espace du secret et du sacré. En revanche, l'engagement physique s'accroît, car le lecteur devient manipulateur et doit « agir » la machine à des fins purement fonctionnelles. »²⁶

En effet, *naviguer* ou *surfer* sur Internet comportent bien l'idée d'un voyage itinérant, dans lequel l'internaute s'investit, y compris physiquement. Lorsque face à un livre le lecteur peut se contenter de tourner les pages d'un livre, l'internaute doit lui *agir* les zones paratextuelles pour dérouler un menu, accéder à la suite d'un paragraphe, prendre connaissance d'une référence, lire une vidéo... Faisant acte de « prédilection sémiotique », comme l'entend Yves Jeanneret, l'internaute est mis en situation de choix permanent. Cliquer ici plutôt que là, fermer cet onglet et se concentrer sur cette nouvelle page, cliquer sur cet hypertexte ou simplement l'enregistrer dans ses favoris, « pour plus tard ».

Autant de choix que les auteurs de la *Poétique de l'écrit d'écran* modélisent comme des *actes d'interprétation*. Le geste du « clic » suppose « qu'un texte peut se révéler sous son action ».

En traçant son propre chemin de navigation, rebondissant, clic par clic, d'hypertexte en hypertexte, l'internaute fait face à ses « nouvelles initiatives d'écriture et d'interprétation », devenant ainsi un « acteur-scripteur » qui *co-construit le sens* avec les instances en jeu derrière les paratextes qu'il *agit*.

Enchâssement de temporalités

L'achitexte de Facebook propose un « fil d'actualités » sur la page d'accueil, agrégeant les publications de nos différents contacts. Si la plupart du temps ces publications relèvent de contenus médiatiques « chauds », prélevés le jour même sur un site d'informations en ligne, il arrive que les fragments publiés n'aient rien d'actuel.



Fig. 9 : Publication d'un lien hypertexte renvoyant à un contenu non actuel

²⁶ JEANNERET Yves, SOUCHIER Emmanuël, "Pour une poétique de l'écrit d'écran", Le multimédia en recherche, *Xoana*. Images et sciences sociales, n° 6-7, 1999.

Dans cet exemple, il s'agit d'une compilation d'extraits de journaux télévisés de 1995 qui tentent d'expliquer ce qu'est Internet, au travers de raccourcis qu'on ne résiste à reporter ici, tels que prononcés par les journalistes français : « un centre de documentation à l'échelle de la planète ; Internet intègrera votre TV ; Vous pourrez communiquer avec la planète, même avec Bill Clinton qui répond aux emails ».

En faisant ressurgir des contenus datant d'une quinzaine d'années, l'internaute joue sur la double temporalité. Le *texte* est réinvesti *pour* sa temporalité. En effet, l'intérêt de cette vidéo ne se trouve pas dans son sujet (Internet), ni dans sa forme (des extraits de JT). Mais parce ce qu'elle montre des JT parlant d'Internet, *il y a quinze ans*, alors elle est intéressante, *aujourd'hui*, ce qui justifie sa présence dans ce « fil d'actualités ». En effet, les contenus publiés sur Facebook sont actuel en ce sens que l'internaute a voulu partager un contenu qui fait sens au moment où lui le « poste ».

Ici encore, c'est l'incroyable ductilité de l'objet fragment qui lui permet un tel va-et-vient entre l'ici et l'ailleurs, l'avant et l'aujourd'hui. Sans image propre, il s'adapte, perd le souvenir de sa forme, et peut venir s'insérer dans un régime d' « actualités », plusieurs années après sa production.

3) Effectué et négocié par la lecture

« Etrangère à la machine, mais tributaire de ses propriétés, l'interprétation relève de l'utilisateur placé dans une situation de lecture. C'est à partir de ce contexte que le sens s'élargit et que ce qu'il y a sur la machine acquiert du sens ». Dans *Pour une poétique de l'écrit d'écran*²⁷, Y. Jeanneret et E. Souchier introduisent l'idée qu'un texte n'existe « qu'en tant qu'objet d'une pratique sémiotique, sociale, de circulation »²⁸.

Une élaboration plurielle

Le fragment, comme objet textuel soumis à *l'énonciation éditoriale*, serait donc un média « mis en forme par un ensemble de métiers qui le donnent à lire et qui contribuent à lui donner son

²⁷ JEANNERET Yves et SOUCHIER Emmanuël, « Pour une poétique de l'écrit d'écran, Le multimédia en recherche », *Xoana. Images et sciences sociales*, n° 6-7, 1999.

²⁸ SOUCHIER Emmanuël, « Mémoires - outils - langages. Vers une « société du texte » ? », *Communication et langages*, N°139, 1er trimestre 2004. pp. 41-52.

sens ». Il s'agira ici de *lever l'évidence* pour regarder le texte dans son « objectalité »²⁹ et ainsi repérer la polyphonie à l'œuvre dans cet être co-construit qu'est le fragment.

Voyons plutôt, et regardons plus loin que « l'apparente transparence » : en observant une information fragmentée et publiée sur Facebook, nous pouvons dénombrer les instances qui ont donné cette forme et ce sens au texte :

Voici une copie d'écran de ce que voit l'internaute connecté sur Facebook, et qui vient d'insérer un lien dans le cadre qui lui permet de poster des « actualités ». Il n'a pas encore cliqué sur « partager » pour rendre effective la publication. A ce stade, il peut opérer des choix qui détermineront la forme du fragment une fois publié :



Fig. 10 : le fragment scriptible

Les instances éditoriales en jeu sont ici :

- L'auteur du texte, journaliste du Monde.fr (ou un collectif ou une dépêche AFP remaniée).
- Le webmaster qui a développé le logiciel de publication en ligne sur lequel le journaliste a saisi son texte. En effet, ce logiciel a produit un architecte. Cet architecte détermine considérablement la forme que va prendre le texte. La publicisation en ligne peut ainsi être empêchée tant que les « balises méta » n'auront été renseignées. Le journaliste doit alors penser son texte en fonction de ces catégories : titre, chapeau, description, mots-clés, sous-titre, paragraphe 1...
- une fois le texte prélevé au sein de ce contexte de production, l'internaute va, par le biais de son URL, poser le texte dans son nouvel écran : le site Facebook.fr... et ce en passant par son navigateur, qui, lui aussi doté d'un architecte, participera à la configuration de l'image du texte.
- Une fois le lien collé dans la partie « publier un lien » de Facebook, le titre est automatiquement présenté en bleu. Les lignes du chapeau sont grisées, et souvent

²⁹ Souchier E., "L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale", Les Cahiers de médiologie, n 6, 1998

coupées, arbitrairement, lorsqu'elles dépassent le nombre de caractères autorisé. Chaque caractère du texte présenté sur Facebook est alors rendu cliquable, ce qui n'était pas le cas sur le site du Monde.fr

- L'internaute qui, au moment de l'acte de publication, peut choisir de présenter ou non le chapeau de l'article, et de supprimer la « vignette », soit l'image d'illustration de l'article. Il peut également ajouter un commentaire.
- Les contacts de cet internaute, qui verront le fragment dans leur fil d'actualités, et pourront le commenter, le partager, ou seulement afficher leur intérêt en activant le bouton « j'aime ».

En se prêtant à ce rapide exercice de « recensement » des instances éditoriales, nous comptons déjà sept acteurs dans l'élaboration de cette information fragmentée et publiée sur un réseau « social ». L'interprétation de ce texte, recontextualisé au sein d'un nouveau site, apposé dans un « fil d'actualités », parmi d'autres fragments, est donc déterminée par un jeu d'acteurs qui *transforment* le texte.

La lecture comme effectuation

Aurélien Le Foulgoc et Fabien Granjon qui se sont penchés sur les usages sociaux de l'information, expliquent que la numérisation du signe et les nouvelles pratiques de mobilisation des actualités ont donné lieu à des « orientations nouvelles dans les pratiques de lecture et les opérations de signification³⁰ ». C'est l'idée que nous amorçons un peu plus haut en parlant du texte fragmenté comme *potentialité*.

En effet, sans lecteur, le texte est en attente, il est là, existe, mais n'est pas réalisé, pas investi de sens. Comme l'explique E. Souchier, c'est « l'acte de lecture qui effectue le texte ». Car il n'existe pas d'état « idéal » du texte. Sans lecture, l'écriture est muette. Les yeux du lecteur circulant sur les lettres, les lignes, les pages, lui rendront sa voix, une voix plurielle, car c'est celle que le lecteur aura bien voulu lui donner : « le texte ne peut être réalisé sans que soit pensé ou compris le point de vue du lecteur. (...) Le texte n'existe qu'en tant qu'objet d'une pratique sémiotique, sociale, de circulation »³¹.

³⁰GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux* n° 160, 2010/2-3, p. 225-253.

³¹Souchier E., Mémoires - outils - langages. Vers une « société du texte » ?, In: *Communication et langages*. N°139, 1er trimestre 2004. pp. 41-52.

Nous retrouvons ici la « coopération interprétative » du *Lector in Fabula*³² d'Umberto Eco. Parlant d'un texte « réticent » ou d'une « machine paresseuse », car toujours en attente d'un lecteur qui l'*agisse*, Eco formule la thèse d'un lecteur consubstantiel au texte. Sans lui, le texte est fait de blanc, de silences, qui réclament toute l'attention du lecteur. Car c'est là que cet *acteur-scripteur* agira, faisant appel à un système de savoirs, de valeurs, de connaissances et de références individuelles propres, pour co-constituer le sens.

Dans le cas du fragment, les blancs semblent plus nombreux encore, laissant la porte ouverte à un dialogisme communicationnel que nous analyserons un peu plus loin.

Toujours est-il que « le document, qu'il soit numérique ou pas, est donc une virtualité qui se matérialise dans sa réalité par son usage. C'est le récepteur qui crée le document parce qu'il l'utilise. Le document est une promesse, un horizon que l'utilisateur atteint ou fait émerger à son statut de support d'information par son usage ».³³ Un horizon que l'utilisateur atteint... par un clic : c'est la prédilection sémiotique d'Yves Jeanneret que nous convoquons ici. Car les choix opérés par l'internaute sur une page Internet, pour circuler entre les différentes strates de sens et objets textuels, participent de cette construction du sens. En choisissant la lecture d'une vidéo plutôt qu'une autre, en ouvrant un onglet pour consulter ce lien conseillé par le journaliste dans son article, en déroulant le paragraphe cinq sans passer par les précédents... L'internaute donne son interprétation aux signes qui sont sous ses yeux. Tel un chef d'orchestre, il décide d'en assembler certains, de laisser d'autres jouer en sourdine, et organise finalement sa propre lecture de la page.

Inouï, Impermanent, privé de mémoire et de sens sans son contexte, le régime fragmental a pourtant été très vite rattaché à l'histoire du journalisme et à ses pratiques.

³² ECO Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1985

³³ GARDIES, C., FRAYSSE P., COURBIERES C., *Distance et immédiateté : incidences du document numérique sur le traitement de l'information*, Etudes de communication (n° 30). pp. 71-81, 2007.

C – L'information fragmentale

« L'événement est deux fois fragmental. A son origine, il est prélevé sur une expérience qui reste hors cadre, à son arrivée, il apparaît comme une information parmi d'autres »³⁴. Plongés que nous sommes dans le « chaos » du fragment, nous n'y resterons que pour montrer comment cette forme textuelle, plurielle et insaisissable par essence, s'est pourtant imposé comme standardisé pour mettre en signe l'information.

1) Le temps mis en signes

Donner une matérialité au temps vécu en commun dans l'espace du texte : c'est la fonction première du journal comme support de publication selon Adeline Wrona³⁵.

En ce sens, le discours journalistique travaille à un phénomène de translation du temps à l'espace, de l'actualité au texte, et procède donc à la création d'un espace de lecture et d'écriture. S'étant donné pour mission de « rendre compte de toute l'activité sociale du pays³⁶ », la pratique journalistique s'est naturellement tournée vers une rhétorique des formes brèves.

Ainsi, au XVIIIème siècle, le journal n'existe alors qu'en tant que feuille volante, alors pensée comme format à part entière. A la fin d'une année, les pages quotidiennes pouvaient être rassemblées sous forme livresque, donnant lieu à un recueil de fragments, soudainement porteurs d'une nouvelle signification. Car au lieu d'être chacune le récit d'une journée, ces pages formaient ensemble le récit d'une année.

A la fin du XIXème siècle apparaissent les premiers « journaux de masse », comme *Le Petit Journal*. Le nombre de page augmente, mais les textes y sont encore plus courts : la page de journal doit représenter la polyphonie de la société et les informations sont pensées comme devant circuler le plus facilement possible dans le champ social.

A partir du XXème siècle, les journalistes observent que plus le journal est fragmentaire, plus il est lu et circulé, répété, trivialisé. Le fragment est alors perçu comme une forme économiquement rentable. De plus, elle donne le sentiment d'une information fabriquée dans la neutralité, comme une mise en signification évidente. Le monde est saisi par fragments, dans les événements qui surgissent. La pluralité des sujets, l'effet de mosaïque, sont un atout

³⁴ MOUILLAUD Maurice, TETU Jean-François, *Le journal quotidien*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989

³⁵ WRONA Adeline, 2011, *Formes et enjeux de l'écriture journalistique dans les médias*, notes de cours donnés au Celsa, Paris.

³⁶ Ibid

supplémentaire : cela permet, selon Havas, de faire se concentrer dans un même journal des lectorats très différents.

Le fragment est donc inscrit dans l'ADN du journalisme. Plus qu'un héritage, cette « petite forme » est encore largement d'actualité. Les médias informatisés ont en effet donné naissance à un grand mouvement de fragmentation de l'espace éditorial.

Nous pensons par exemple aux éditorialisations de sources d'information externes, avec une sélection de blogs recommandés, comme autant de « lettres ouvertes ». Mais aussi au nouvel ordonnancement des articles, en fonction de leur « popularité » auprès des lecteurs : de fait, les articles les plus recommandés seront séparés de leurs rubriques originelles pour être remontés « en haut de page », et ainsi promus, comme fragment éditorial. L'intégration de fils « Twitter » et « AFP » au sein de l'espace de la page du site d'actualités leur permettent une « auto-citation » de leurs propres contenus, offrant un regard diffracté au lecteur sur l'ensemble des activités éditoriales de la publication.

Véritable leitmotiv des rédactions Web, la fragmentation maximale est considérée comme la manière de « capter » un maximum de « réalités » et de multiplier les écritures.



Fig. 11 : le site 20minutes.fr, le 30/05/11, modèle de fragmentation

2) L'intermédialité, interstice du fragment

La fragmentation opèrerait au sein même des systèmes médiatiques : c'est la thèse d'Eric Maigret³⁷, qui met en discussion l'idée que les entreprises médiatiques étaient auparavant vues et analysées comme des agrégateurs de publics et d'audiences.

Cette définition pose aujourd'hui problème dans la mesure où l'espace numérique nous donne à voir une dissolution de contenus. La dissolution ne signifie pas la perte. De la même façon que lorsqu'Yves Jeanneret parle d'altération dans le processus de trivialité, il y voit une sociabilisation des objets, et non leur érosion. Ainsi donc, à force de circulations successives, une dissolution des référents immédiats serait à l'oeuvre. Dès lors, les médias devraient être considérés comme des flux, véhiculant des signes discrets qui prolifèrent. Ces flux seraient aussi bien des flux de capitaux, que de personnes, de genres, de formats... mais aussi de médias.

A propos de cette idée, notons que l'existence des industries médiatiques n'est pas remise en cause. Néanmoins, les flux médiatiques seraient soumis à une démédiatisation et remédiatisation permanentes.

C'est ce qui permet E. Maigret de parler d'intermédialité : les médias sont en effet des flux en composition, qui s'échangeraient les uns les autres des flux de publics, des pratiques de réception, de production, de formats. Dans cette approche sociologique des médias transparait encore l'idée de fragmentation, de circulation. Car la dissolution des contenus passe bien par leur fragmentation. Tandis qu'un internaute copie le texte d'un article sur son propre blog, un autre prendra la vidéo pour la partager sur son réseau « social ». Ainsi, les médias ne peuvent plus être pensés comme des structures unitaires. Chaque entité, chaque organe de presse, chaque instance de production de contenus sur Internet se décompose en un million de petits objets mobilisables et disjonctifs les uns des autres. Les internautes modulent ces contenus, en proposent divers assemblages, et créent finalement de l'intermédialité : les médias se fragmentent, les flux s'hybrident, créant de nouveaux espaces éditoriaux, inédits, éphémères, eux-mêmes circulatoires.

³⁷ MAIGRET, Eric, (2011), « Avec et au-delà de Jenkins: ce qui circule vraiment dans les réseaux », conférence prononcée au colloque sur les approches interdisciplinaires de la notion de réseaux, *Networking Images*, Université Paris III, 18 mars 2011.

3) La mobilité, fragment d'espace dans le temps

La mise en signe de l'événement, puis sa mise en circulation, en trivialité, sont les premiers facteurs de fragmentation de contenus. L'élargissement du cadre spatial dans lequel évoluent les hommes, conséquence de la modernité, a engendré un autre changement de valeur : la mobilité. Les journalistes sont plus mobiles. Les lecteurs aussi. Or la lecture permettrait de « se repérer dans l'espace », puisque le journal, les actualités, ne sont autres que « du temps mis en espace³⁸ ». Par ailleurs, les nouveaux modes de vie ont eu pour conséquence une augmentation du temps de déplacement. Or la mobilité favoriserait la lecture. Il y aurait entre l'activité de lecture et l'état de mobilité un rapport d'ordre anthropologique, mis en évidence par Roger Chartier³⁹ notamment.

Selon l'historien, l'urbanisation aurait fait basculer les hommes dans l'ère de la mobilité. La lecture s'est alors développée comme une « technique sociale » pour les populations vivant dans les villes. Les journaux populaires connaissent une formidable époque.

L'histoire des journaux permet d'ailleurs « d'associer chaque progrès journalistique à une conquête de la mobilité »⁴⁰. Ainsi de la publication *Le quotidien*, qui est traditionnellement reliée au succès du chemin de fer.

Le lecteur de journal est comme un passant parcourant l'info en même temps que son train, son bus, ou son métro, traverse la ville pour l'emmener travailler. De même que les temps de transports sont de plus en plus longs, et parcourus de correspondances, les journaux offrent des articles de plus en plus courts, hétérogènes, dont le seul lien est leur support, le papier.

L'arrivée de nouveaux supports numériques, tels que les téléphones reliés à Internet, et les « tablettes », ont relancé un nouveau mouvement de fragmentation de l'information. Le voyageur assis dans le métro avec son « smartphone », ne se contentera pas de lire des formes brèves, il pourra en plus sélectionner un fragment pour le mettre en circulation sur ses réseaux « sociaux ». La circulation de l'information s'accélère et s'intensifie au rythme des avancées technologiques. Face à ce constat, l'information est même définie comme étant ce qui est textualisé « dans le but de la mobilité ».⁴¹

³⁸ WRONA Adeline, Op. Cit.

³⁹ CHARTIER Roger, *Pratiques de la lecture*, Rivages, 1985.

⁴⁰ WRONA Adeline, Op. Cit.

⁴¹ WRONA Adeline, Op. Cit.

Interroger le régime de l'écriture fragmentaire dans ses conditions de circulation et de production de sens : c'est l'objectif que nous nous sommes fixée au tout début de notre réflexion. Notre première partie ne visait pas à répondre directement à la question ni à tester l'une de nos hypothèses. Notre but était davantage de tester le concept même de fragment, de le manipuler, le mettre à l'épreuve de la circulation, à l'épreuve de l'histoire littéraire et journalistique, à l'épreuve des réseaux, pour voir combien sa forme est insaisissable.

Nous n'avons pu que définir le fragment par ce qu'il n'est pas : ni fixe, ni permanent, ni limité, ni circonscrit, ni situé... Comment alors interroger les rapports entre son être et son sens ? Comment étudier cet objet de métamorphose, être culturel insaisissable, dépourvu de mémoire de sens et de forme, malléable à merci ? C'est précisément la tentative à laquelle nous allons nous livrer dans notre deuxième partie : il nous faudra arrêter le fragment en pleine circulation, le figer à un « instant T » de sa formation et de son in-formation.

II – Le fragment à l'épreuve de la circulation

A peine sortis du « chaos » du fragment, nous nous dirigeons maintenant vers sa fixation : il s'agira dans cette partie d'interrompre le processus de circulation de l'objet-fragment au moment qui nous intéresse le plus, à savoir son passage sur le site du réseau « social » de Facebook. Ce moment unique dans la « carrière » de notre « petite forme » nous permettra d'observer les pratiques à l'œuvre autour de l'information, les médiations opérées, et les effets de sens ainsi dégagés.

Dans un premier temps, nous observerons ce que les cadres « font » au fragment. Par cadre, nous désignons « les "bords" du texte, ces signes matériels (cadres, maquettes, bordures) qui fondent, délimitent, et caractérisent l'énoncé en le constituant en tant que discours social⁴² ». Après avoir mis au jour les jeux de cadrages à l'œuvre dans l'inscription du fragment sur Facebook, nous nous intéresserons au versant « relationnel » du fragment d'information. Nous chercherons ainsi à comprendre les enjeux d'une telle textualisation de leurs pratiques médiatiques par les internautes : que disent-ils quand ils éditent un lien vers un article journalistique ? La fragmentation d'une actualité prolonge-t-elle l'acte de lecture ? L'énonciation propre au réseau « social » entraîne-t-elle une écriture différenciée ?

Nous mobiliseront également « l'économie citationnelle » pour mieux appréhender ces emprunts de textes que constituent les fragments. Nous pourrions à cette occasion interroger les liens qui unissent le texte cité et le texte citant, ainsi que leurs auteurs.

Effets de cadres, dimensions sociales et citations : voici comment nous allons, en trois étapes, mettre le fragment à l'épreuve de la circulation.

42 KOVACS Susan , « Annette Béguin-Verbrugge : Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite » Presses universitaires du Septentrion, 2006, *Études de communication*, 2007/1 n° 30, p. 145-147.

A – L’abyme du cadre

En ouverture de ce mémoire, nous disions notre souhait théorique d’étudier la matérialité du fragment dans son rapport avec la signifiante du texte fragmenté, le tout dans le but de mettre au jour les processus d’écriture et réécriture de l’information en cours de sa fragmentation. Le cadre comme concept, mais aussi comme outil graphique, sera notre prisme d’analyse pour cette première étape. La lecture du *Journal quotidien*⁴³ de Mouillaud et Têtu nous conforte d’ailleurs dans ce choix :

« Le cadre, en isolant un fragment de l’expérience, le sépare de son contexte et permet sa conversation et son transport. Alors que l’action, sur le terrain, perd son identité et se métamorphose dans des effets qui la rendent méconnaissable, l’information conserve son identité au cours de ses déplacements ; c’est là une propriété fondamentale du cadrage. »

Dans cet extrait, nous comprenons que le cadre est pour ces auteurs une garantie de la fixité de la forme. Cependant, dans le cas des médias informatisés, tout l’enjeu réside précisément dans ce changement de cadre permanent : à chaque site Internet, son architecte, et à chaque architecte, sa mise en forme et en signification du fragment.

Si le cadrage permet de « libérer » l’événement de la matérialité de la dépêche, il nous aidera à « libérer le fragment de son énonciation ». Ainsi nous attacherons-nous à fixer les fragments d’informations dans leur plus belle démonstration de matérialité : les cadres, données architecturales et paratextuelles dans lesquelles ils viennent s’inscrire.

Dans le texte « Petites formes, grands desseins : d’une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures »⁴⁴, les auteurs préconisent le même usage de la page que nous le faisons du cadre : « au sens typographique du terme, la page est une « forme » ; et l’on peut dire que c’est « une forme de *petites formes* », un *gabarit* dans lequel viennent prendre place ces petits éléments textuels hétérogènes ». L’enjeu de cette étude sera de ne pas tomber dans le piège de la description graphique. Nous nous appliquerons à mettre au jour les effets de sens produits par le cadre comme membre à part entière du processus de signification, puisque « le texte donné à la lecture, quel que soit son support, est toujours en partie déterminé par ses contours et ses entours ».⁴⁵ C’est pour ce motif que nous travaillerons dans un ordre « croissant » : nous

⁴³ MOUILLAUD Maurice, TETU Jean-François, *Le journal quotidien*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989, page 117.

⁴⁴ CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d’une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

⁴⁵ BÉGUIN-VERBRUGGE Annette, *Images en textes / images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve-d’Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2006.

analyserons d'abord les cadres internes au fragment, avant de nous intéresser aux cadres englobant les premiers. De cette manière, nous nous assurons de rester dans une analyse perpétuellement rattachée au niveau supérieur, au niveau englobant, celui du cadre de la page.

1) Tryptiques en série

C'est donc par l'analyse du fragment d'information lui-même que nous initions cette expertise des cadres. La publication sur le réseau « social » Facebook d'un fragment d'article de presse répond à un agencement particulièrement étonnant : la compilation de trois tryptiques, soient trois niveaux différents de jeux de cadres. Considérons ce fragment, délibérément extrait de la page Facebook sur laquelle nous l'avons trouvé, afin de nous concentrer pour l'instant sur les seuls cadres internes au fragment.



Fig 12 : Fragment d'information publié sur Facebook

Le premier regard ne suffit pas toujours pour les repérer, mais pourtant, au sein de cette simple pièce de fragment, trivialisé sur Facebook, ce sont trois combinaisons de trois cadres qui sont à l'œuvre.

Carte d'identité

Nous commencerons, ici aussi, par le plus petit niveau, pour monter étape par étape dans les cadres, et ainsi opérer une mise en contexte progressive. Observons les effets de cadres en jeu dans ce découpage :



Fig 13 : L'identité en trois cadres

Nous avons révélé ces cadres pour identifier trois catégories : en gris, une vignette, souvent une photo, en vert, un nom ou un titre, et enfin en rouge, un texte d'accompagnement, réaction ou commentaire.

Nous constatons que ces trois formes sont systématiquement associées. Un nom ne circule pas sans sa vignette, et une publication ne peut être éditée sans être rattachée à un nom.

Cette remarque est intéressante, car nous y voyons une suppression de l'anonymat. Il est en effet impossible d'interagir sur Facebook sans être identifié comme une personne, un groupe, un administrateur, une marque. Chaque publication est en effet cautionnée par un affichage de la vignette et du nom de l'énonciateur.

Voyons plus précisément ce qui se trame derrière cette « vignette ». Il s'agit précisément de l'une de ces « petites formes » trivialisées, que nous utilisons sans toujours saisir les opérations de sens qui sont en jeu. Lorsque l'internaute « gère son compte » Facebook, il est invité à télécharger une « photo de profil » et son nom qui seront dès lors associée à chacune de ses actions sur le réseau, et à chacune de ses publications.

Nom, image, et descriptif : c'est le tryptique inhérent à toute action de l'internaute sur Facebook. Commentaire de la publication d'un ami, publication personnelle, ajout d'un lien hypertexte : c'est la textualité toute entière qui est réduite à cet automatisme de form-ation... ou form-action ? Ce que nous mettons en suspension ici, c'est l'hypothèse d'un architexte de Facebook « agissant », technicisant le relationnel : nous y reviendrons dans notre troisième partie.

La « mise en identité » du locuteur sur Facebook : c'est la première analyse qui découle de ce tryptique. Voyons maintenant ce qui se passe au niveau supérieur.

Une ré-auteurisation du publiant



Fig 14 : L'auteur citant, le texte cité, les commentaires

En proposant un second découpage de la même publication Facebook, nous distinguons un nouveau niveau de signification, fonctionnant lui aussi sur un rythme ternaire : nous y trouvons une personne, un objet, et une réaction.

La première « boîte », est celle de l'auteur citant. Il s'agit de la personne « auteur de la publication » sur le réseau social, c'est-à-dire l'auteur par lequel un énoncé qui lui est antérieur est réédité.

Placé au sommet, en ouverture du reste de la publication, nous comprenons que le système sémiotique de la publication dépend du tout premier cadre, celui de « la carte d'identité ». Ainsi personnalisée, sa publication est « auteurisée ».

Le deuxième cadre (orange), celui de l'objet : nous parlons volontairement d'« objet » car l'internaute l'importe comme une matérialité qu'il a travaillée, arrangée. « Objet » aussi car ce fragment d'actualité va devenir un « objet » de conversation, et ainsi être mis en contexte, en signe, en trivialité : c'est précisément ce qui se passe dans le troisième panneau de ce tryptique. « Réaction / socialisation / trivialisation » : cette troisième petite forme correspond aux commentaires que les « amis » du publiant peuvent inscrire en deçà de l'information fragmenté. Ce troisième cadre, celui du commentaire, n'est pas « immédiatement » en état de marche. Il n'est qu'une potentialité, un espace vacant appelant l'écriture. Le publiant, ou auteur citant, recueillera des commentaires si ses « contacts » sont interpellés par l'information mise en avant... et par son habillage.

A ce sujet, nous relevons dans cet exemple ce que l'on nommera une « tactique » de l'internaute, au sens certain, à opposer à la « stratégie », soit l'usage d'un côté, l'utilisation de l'autre. Nous parlons des quelques mots ajoutés au fragment d'information, et qui le précèdent. En effet, l'internaute pratique ici le « commentaire » dans un cadre plutôt dédié à un discours autonome, et suffisamment signifiant pour véhiculer seul. « C'est vrai que ça serait bête d'en arriver là » : cette formule n'a d'autre fonction que d'attirer l'intérêt sur l'article qui suit. Pour reprendre les techniques journalistiques, il s'agit d'un titre « incitatif » plutôt qu'« informatif ». Le publiant du fragment légitime donc la *ré-auteurisation* qui est faite de l'information véhiculée.

Le tryptique induit

Nous avons annoncé trois niveaux de tryptiques. Le dernier, et le plus large, demande une prise de distance avec l'objet-fragment. Il s'agit en effet de considérer cette publication sur Facebook dans son ensemble comme la fixation de l'information fragmentée en un lieu et en un instant de sa circulation.



Fig 15 : L'avant et l'après du fragment

Cette « capture d'écran », ou photographie de la publication sur Facebook de l'information fragmentée, doit être appréhendée comme la « boîte » de l'étape numéro deux de sa circulation. Le premier cadre serait donc le site Internet auquel le fragment renvoie : ici *www.20minutes.fr*. Il est en réalité « induit » par la présence de signes discrets, ici en vert. Le troisième cadre, celui qui s'impose comme la suite logique à cette circulation de l'information, est suggéré par le paratexte, ici mis en exergue par le cadre rouge. « J'aime », « Commenter », « Partager » : ces actions proposées à l'internaute l'incitent en réalité à faire circuler le fragment, à en augmenter la visibilité pour qu'il fasse l'objet de nouvelles conversations, de nouvelles réécritures, et de nouvelles mises en signes.

Un seul et unique fragment, une publication sur Facebook, et un triple jeu de cadres : c'est ce que nous avons pu mettre au jour en mettant le fragment « à l'épreuve » de sa circulation. En guise de bilan de l'analyse de ces tryptiques, nous en proposons ci-dessous une schématisation :



Fig 16 : Identification des publiants et des publications



Fig 17 : Texte cité et auteur citant : la ré-auteurisation du fragment à l'œuvre



Fig 18 : La circulation induite : l'avant et l'après fragment

Les trois jeux de cadre mis ici en abyme doivent être analysés selon le dialogue qui opère entre eux, dialogue discret, de dizaines de petites formes et signes discrets, que seule une mise à distance permet d’entrevoir et d’analyser.

2) Cadres en fonction

L’analyse des cadres internes au fragment nous ont permis d’entrevoir le jeu de superposition de formes à l’œuvre. Il s’agit désormais de réintégrer ces formes au sein du contexte de la page en tant qu’enveloppe pour interpréter la mise en scène opérée par l’architecte, en l’occurrence Facebook. Ce mode opératoire est sensiblement inspiré de l’articulation « intégrationnelle » que prône Roy Harris⁴⁶. Nous parlions de cet auteur un peu plus haut au sujet de la primauté du contexte : sa théorie fait foi ici aussi, puisque l’analyse par les cadres nous permettent d’étudier les relations entre un contexte déterminé et les formes nombreuses qui y occurrent.

Annette Béguin-Verbrugge⁴⁷ a théorisé avec finesse « le rôle des formes graphiques » dans « l’instauration de l’espace de signification et de pré-orientation du lecteur⁴⁸ », en proposant trois grandes fonctions du cadre :

- « une fonction *indexicale* d’ostension, par lesquelles les formes du cadre focalisent l’attention du lecteur ;
- une fonction *partitive*, par laquelle s’établit une relation entre le texte délimité et ses contextes multiples ;
- une fonction *relative* d’organisation et de coordination des unités énonciatives assemblées ». ⁴⁹

Nous nous appuyerons sur cette catégorisation pour mettre en relief les procédés d’agencement de nos « petites formes » au sein d’une mosaïque de « gabarits »⁵⁰.

Commençons avec la fonction relative. Sur Facebook, la prégnance du blanc, à la fois comme « fond » de la page, et comme « cadre » aux publications, nous donne à voir, à sentir, une pensée

⁴⁶ HARRIS Roy, *Sémiologie de l’écriture*, CNRS Editions, 1993, page 147.

⁴⁷ BÉGUIN-VERBRUGGE, Annette, *Images en texte / Images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve-d’Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2006.

⁴⁸ KOVACS Susan, « Annette Béguin-Verbrugge : Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite » Presses universitaires du Septentrion, 2006, *Études de communication*, 2007/1 n° 30, p.

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d’une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

d'écran de l'impartialité, de la neutralité. Il semble en effet que Facebook se pose ici comme simple agrégateur. La page semble dire « voici des cadres, vous en disposez pour « partager », « aimer » ou « commenter ». Au milieu de ce blanc ne ressortent que ces boîtes. Celles qui sont remplies par nos « amis » qui ont publié un texte, et les autres, encore vides, qui appellent le remplissage par l'internaute.

Les blancs silencieux qui prédominent l'image de la page Facebook semblent en effet n'être là que pour renforcer l'injonction d'écriture, si ce n'est de lecture, comme nous le verrons plus loin.

Par ailleurs, nous remarquons que l'instance éditoriale de Facebook se fait très discrète. Pas une seule phrase n'émane de l'architecte. Seulement des catégories « profil ; messages ; événements ; amis ; actualités ; compte ».

L'impartialité de Facebook résonne au creux de chaque page, chaque profil. L'utilisateur, « l'inscrit », semble maître de son fil d'actualités, de ses photos, de ses commentaires, même de ses amis. La force de l'architecte est ici extrême. Facebook s'efface derrière le blanc de la page, donnant à l'internaute le sentiment d'une entière liberté, celle d'investir cet espace immaculé, remplir un vide qu'il ne saurait voir, et publier des liens, des textes, images, vidéos, sons, ou même géo-localisations, et ainsi créer des liens avec ses contacts, liens hypertextuels puis relationnels.

Et pourtant, en ne laissant aucune bordure, aucune marge, aucun encadrement paraître, le fond blanc de Facebook organise l'espace d'écriture, en liant et unifiant les unités textuelles, toutes enveloppées par cette apparente inorganisation. Le premier cadre que nous mettons en évidence est donc formé par une homogène et entière absence de cadre, ou plutôt un cadre sous-sémiotisé, latent.

Le blanc si caractéristique de Facebook ne fait pas que relier les fragments étendus sur la page. Il remplit également une fonction indicielle : comme évoqué quelques lignes plus haut, la matérialité et le rendu visuel de Facebook font du blanc un espace d'écriture. A peine inscrit sur le réseau « social », l'internaute est invité à « remplir » son profil, ses opinions, passions, universités et entreprises fréquentées en noircissant les « champs libres » prévus à cet effet. Une fois enregistré, il se trouve face à un mur, vierge de toute inscription, effroyablement intimidant.

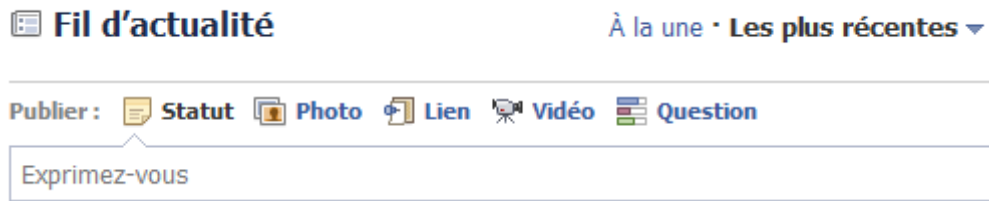


Fig 19 : Détail de la page « Mur » du site Facebook.fr

Le blanc serait donc l'indice du lieu d'écriture ? C'est en réalité inexact. Le blanc seul n'a qu'une fonction relative, délimitant l'espace du mur, des pages. Il ne saurait suffire à indiquer les espaces d'écriture : tout autour des unités textuelles, des « publications » éparées, règne le blanc, sans pour autant inciter à écrire entre ces espaces. Le blanc n'est donc indicé que lorsqu'il est cadré, lorsqu'il se métamorphose en vide.

Le cadre vide le blanc pour le transformer en un espace à remplir d'écriture.

La fonction partitive est elle bien plus discrète que le blanc ou le vide architecturaux de Facebook. En effet, comme le montre la capture d'écran ci-après, seuls de très minces filets gris, en réalité à peine visibles, viennent s'interposer entre deux publications dans le « Fil d'actualité ».



Fig 20 : Capture d'écran de la page d'accueil de Facebook après connexion

La fonction partitive, théorisée par Annette Béguin-Verbrugge comme venant établir une relation entre une unité délimitée et ses multiples contextes, est finalement quasi-absente de

l'architexte. Rien d'étonnant à cela. Car en quoi l'organisation visuelle du site Facebook aurait-elle besoin de partitions, de séparations, de délimitations, entre les unités textuelles qui s'y développent, alors même que Facebook se présente comme un agrégateur de morceaux, de fragments, de médias ? Le dispositif technique agit ici en amont de l'organisation graphique : quelque soit le type d'information (morceau audio, vidéo, extrait d'article), que l'internaute veut publier, le gabarit qui lui est proposé donne une unité et une indépendance à son écriture.

3) Invisibilité des cadres

Au regard de cette analyse de Facebook « toute en cadres », il est percutant de constater que, chaque fois, les cadres ont été mis en évidence *parce que* nous cherchions à savoir comment opérer les différentes fonctions. Nous imaginons aisément qu'une chercheuse comme Béguin-Verbrugge a travaillé selon la démarche inverse, observant les cadres en différents lieux et temps pour pouvoir catégoriser leurs effets de sens.

Mais sur Facebook, les cadres sont de l'ordre de l'invisible. La page semble couler d'elle-même, naturellement. Les publications s'alignent sans le moins chaos, par ordre chronologique. Notons d'ailleurs que la datation est le seul facteur « organisateur » dont l'internaute ait conscience, car mis en visibilité. En effet, Facebook se revendique comme une plate-forme agrégative d' « actualités ». Sensiblement similaire aux « flux RSS » ou aux « fils de dépêches » AFP, le « mur » du réseau social se veut et se dit naturellement et essentiellement fragmenté.

Cette dissimulation des cadres n'est pas le fruit du hasard. Derrière cet architexte aux semblants si fluides s'opère un travail sémiotique très rigoureux. Ainsi, la fonction indicielle des cadres est sur-sémiotisée. Il n'est pas un espace d'écriture qui puisse échapper à l'œil et au clavier de l'internaute. Le blanc est travaillé si profondément qu'il se fait porteur de deux fonctions : lâché, indéterminé, libre de toute marge, le blanc est relatif. Il sert d'unité, voire de cadre global, tel un fond d'écran que l'on regarde sans voir. Puis, tout d'un coup cadré, entouré, déterminé, le blanc se fait l'indice des zones d'écriture.

Entre sur-sémiotisation de ses espaces d'inscription, et effacement des encadrements d'ordonnement, l'architexte de Facebook s'essentialise comme une surface d'écriture affranchie de normes ou restrictions.

B – La contrainte relationnelle

Si « l'image du texte » sur Facebook se revendique vierge de cadrage, architexte et paratexte lui confèrent une *pensée d'écran*⁵¹ bien singulière. Nous verrons ici que l'hybridation qui opère entre réseau « social », article journalistique et pratique fragmentaire participent d'un encouragement à la socialisation, à la mise en circulation des informations fréquentées entre membres, ici « amis », d'un même réseau.

1) Textualisation de la pratique médiatique

La citation d'un site d'information de référence, accompagnée d'une ligné éditoriale tacite mais connue du plus grand nombre ; un sujet ; un angle ; éventuellement un commentaire : ce sont autant d'unités de sens qui transparaissent et font sens lorsqu'un internaute publie sur son profil Facebook l'extrait d'une actualité.

C'est ce constat qui a permis à Fabien Granjon et Aurélien Le Foulogc d'affirmer que « l'information relayée par un internaute est avant tout une information relationnelle sur lui-même parce qu'elle donne à voir son goût, son intérêt, son opinion⁵² ».

Prenons pour exemple ce fragment d'information, posté par un internaute :



Fig 21 : Détail du « Mur » du site Facebook.fr

En visualisant cette publication, nous relevons que :

- le site d'information consulté par l'utilisateur en question est *Libération*, historiquement placé à gauche de l'échiquier politique ;

⁵¹ JEANNERET Yves et SOUCHIER Emmanuël, « Pour une poétique de l'écrit d'écran, Le multimédia en recherche », *Xoana. Images et sciences sociales*, n° 6-7, 1999.

⁵² GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux* n° 160, 2010/2-3, Page 246.

- le sujet est traité dans cet article avec ironie : *Libération* se moque de la défense de Brice Hortefeux, alors Ministre de l'Intérieur, face aux critiques qui lui étaient adressées quant au manque d'anticipation des averses de neige en décembre 2010 ;
- l'utilisateur commente le fragment, avec autant d'ironie, en faisant référence à la politique d'immigration mise en place par le même ministre.

En publiant une information extraite d'un site d'actualités, l'internaute *textualise* son propre usage de l'information, et rend public, affiche, sa réaction au texte partagé.

S'opère ainsi un jeu énonciatif : sur Facebook, *je communique sur une communication*. Le contenu change d'énonciateur, *je* me l'approprie. *Je* ne le montre pas comme information, mais comme un effet de *ma* communication. Voici ce que *j'ai* lu aujourd'hui, qui *m'a* marqué, qui *m'a* plu, qui pourrait vous aussi, *mes* contacts, vous faire réagir, au cas où vous l'auriez manqué : tel pourrait être le discours de cette pratique.

Il s'agit, pour reprendre les termes de Granjon et Le Foulgoc, d'une « mise en publicité de singularités individuelles ⁵³ ». En effet, l'utilisateur de Facebook façonne ainsi son « mur », comme une vitrine de ses activités sur Internet. Brique par brique, d'article en vidéo, il construit son image, en indiquant ses goûts, les sujets qui l'intéressent, les réactions qu'il a pu avoir face à l'actualité.

Une mise en récit de l'individu s'établit à travers la mise en récit de la société. L'internaute inscrit ses pratiques « dans la marche » du monde, il apporte sa propre modalisation des événements en récrivant les fragments d'information.

Les contenus médiatiques deviennent alors de véritables « monnaies » pour les échanges sociaux. Invitant au partage avant même d'avoir été lue, l'information s'offre comme support pour une conversation à venir, comme une promesse de réactions et commentaires.

Au-delà d'une production d'information, l'internaute qui publie sur son mur un fragment d'actualité vise la production de public. Il s'agira de trouver les mots justes, la formule qui fait mouche, en somme l'aphorisme idéal, qui pointera avec ironie, humour ou désinvolture le trait saillant de l'actualité. Et ce dans le but de susciter l'interactivité, la discussion, a minima des « j'aime » qui viendront attester de la valeur communicationnelle du fragment choisi et apposé par l'utilisateur sur son profil.

⁵³ Op. Cit., Page 247

2) Un paratexte communautaire

La sociabilité s'est construite sur les médias informatisés comme une forme de contrainte : c'est ce qu'explique Milad Doueïhi au sujet de la création de « contenus » à laquelle sont encouragés les utilisateurs. Depuis le simple relevé de bug pour « contribuer à perfectionner » un service jusqu'au journalisme participatif, les différentes sphères professionnelles ont intégré ce que E. Candel, V. Jeanne-Perrieret E. Souchier⁵⁴ ont appelé la « servuction » :

« Au-delà d'un phénomène de taylorisation de l'activité d'écriture dans la réalisation des écrits d'écran, c'est à un vaste mouvement de brassage et d'hybridation des fonctions, des attributions, des cultures, des économies aussi bien que des métiers... qui se réalise dans les pratiques sociales médiatées et produites sur Internet. Au cœur de ce mouvement, le phénomène de servuction servi par la fragmentation du processus d'écriture est illustré avec une étonnante efficience par ces petites formes ».

Les petite formes dont nous traiterons ici sont les éléments qui environnent le texte (boutons, flèches...) qui permettent une « bonne gestion du texte ». Parfaites illustrations de « l'infra-ordinaire » au sens où l'entend Emmanuël Souchier, les zones paratextuelles proposées par Facebook semblent intimer à l'internaute l'ordre de réagir, en « levant le pouce » pour indiquer son enthousiasme, ou en commentant, quand il ne décide pas de « partager ».

Véritable ode à la communauté, le paratexte de ce réseau « social » se compose d'une myriade de signes suggérant à l'utilisateur de publier des contenus à destination de ses « amis », d'interagir avec eux, en bref, de créer des « liens », et ce autant au sens de « relations interpersonnelles » qu'au sens technique, toute interaction étant doublée d'une trace numérique, indexée et archivée, comme l'explique Louise Merzeau⁵⁵ dans *Présence numérique : du symbolique à la trace* ».

Aussi subjective que soit l'analyse sémiologique des couleurs, nous relevons néanmoins la prégnance du bleu dans le paratexte de Facebook. Il s'agit en effet de la couleur internationalement utilisée par défaut pour indiquer les hypertextes, c'est-à-dire les unités de texte cliquables qui ouvrent une autre page.

⁵⁴ CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012, Page 23.

⁵⁵ Merzeau Louise, "Présence numérique : du symbolique à la trace", *MEI*, n°29, 2009, Communication, organisation, symboles.

Fig 22 : Détail des actions proposées en réaction à une publication sur le « Mur » du site Facebook.fr

En choisissant cette couleur pour signaler à ses internautes les éléments permettant d'agir, Facebook se positionne comme une véritable plateforme d'agrégation de liens.

3) Le dialogisme

« La forme fragmentaire dévoile un contrat de lecture. Le fragment assigne une place singulière au lecteur dans le processus de construction du sens : l'élaboration des liens implique une participation active du lecteur. Le fragment suscite et nécessite la figure de l'autre. »⁵⁶

Aussi insaisissable que soit le texte fragmenté, brique après brique, nous parvenons à entrevoir quelques unes des caractéristiques. Sans contexte et sans mémoire, circulaire et composite, réticulaire... et co-produit. C'est sur ce dernier aspect que nous nous attarderons ici.

Empruntant à Caroline Angé son travail sur le fragment comme forme texte, et à Anne-Marie Christin sa théorisation du blanc⁵⁷, nous nous attacherons à montrer au fil des prochaines pages en quoi l'information fragmentée instaure une relation dialogique au sein même de sa mise en signe.

Un blanc intentionnel

Parce qu'il est « un morceau d'une chose qui a été brisée en éclats », le fragment n'est pas une surface ronde, lisse, ou régulière. Au contraire, la forme fragment laisse plutôt penser un objet saillant, irrégulier, renfermant en son creux les traces de cette partie qui lui manque, des vides, des trous... des blancs.

⁵⁶ ANGE Caroline, « Le fragment comme forme texte : à propos de fragments d'un discours amoureux de R. Barthes », *Communication et Langages*, août 2007, n°152., pp. 23 à 34.

⁵⁷ CHRISTIN Anne-Marie, *Poétique du blanc. Vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Paris, Vrin, collection "Essais d'art et de philosophie", 2009

Plutôt qu'un vide ou un manque, Anne-Marie Christin nous invite dans sa *Poétique du blanc* à apprécier le blanc comme une présence, dynamique et productive, celle de l'auteur, qui en appelle au lecteur, et l'invite à se glisser dans ces interstices de blanc.

Elargir la notion de texte : c'est pour Caroline Angé la meilleure conduite à tenir face au blanc. Considérer la page non seulement pour ses « unités linguistiques », mais « y inclure le blanc typographique ».

Il s'agirait alors de l'aménagement de l'écriture en considération du blanc, non pas comme un non-noir, mais comme un espace de neutralité, où serait convoqué le lecteur. Invité privilégié, on lui confie les clés de ces « intermèdes silencieux » où s'élabore avec force le sens du fragment car « à l'absence de liens répond une implication du lecteur qui en problématise le processus et en questionne la pratique de manières diverses ».

En s'habillant de blanc, le fragment offrirait au lecteur un lieu d'inscription, un « espace visuel » d'élaboration de sa parole, en réponse à celle de l'auteur, du côté du noir.

Cet entre-deux confère au fragment toute sa « valeur communicationnelle » : lecteur et auteur sont réunis dans « l'équivalence productive de l'écriture et de la lecture ».

Le fragment comme signe flottant

Lorsqu'Anne-Marie Christin⁵⁸ parle de *signe flottant*, elle semble se rapprocher de la théorie intégrationnelle de Roy Harris⁵⁹, non jusque dans ses moindres renforcements, mais en tout cas sur l'idée d'une nécessaire relation entre le signe et son contexte comme condition de production de sens. Par « flottants », A.M. Christin désigne ces signes « susceptibles de recevoir plusieurs valeurs en fonction du contexte » et en fonction des autres signes qui leur sont contigus.

Ainsi revenons-nous à l'idée énoncée plus haut sur l'impermanence du fragment et de sa réalisation à travers le contexte. Si « l'acte de lecture effectue le texte » chez Emmanuël Souchier, il semblerait ici que *le contexte effectue le fragment*.

Pour en revenir à nos applications sur le réseau « social » de Facebook, l'information fragmentée apparaît effectivement comme « flottante » au dessus d'un espace auquel elle ne demanderait que son intégration. Mais tant que le fragment n'est pas inséré au sein d'un « fil d'actualités », son sens paraît comme suspendu, attendant sa « mise en contexte », pour, enfin, offrir cet entre-deux, cet interstice, ce blanc autour et entre lui, qui invitera le lecteur.

⁵⁸ CHRISTIN Anne-Marie, *Poétique du blanc. Vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Paris, Vrin, collection "Essais d'art et de philosophie", 2009

⁵⁹ HARRIS Roy, *Sémiologie de l'écriture*, CNRS Editions, 1993

Une lecture spatiale

« Contrairement à ce que l'on a coutume d'accréditer, le lecteur internaute est confronté à une très grande richesse, mais également à une très grande complexité de son espace de lecture [sur l'écran] ». Ces mots d'Emmanuel Souchier⁶⁰ trouvent une résonance particulière ici, à l'heure où nous étudions le fragment dans son rapport à la page comme système communicationnel où auteur et lecteur co-élaborent le sens au gré de pratiques techniques et sémiologiques.

Le fragment procède en effet d'un jeu entre visible et invisible, noir et blanc, écriture et lecture, qui se conjuguent dans l'espace de la page.

Au moment où il poserait son regard sur l'écran, le lecteur se mettrait immédiatement dans une posture de production de sens. Il doit en effet composer avec les marques de présences et d'interventions des différentes instances, ces « petites mains » qui ont contribué à l'énonciation éditoriale.

Par ailleurs, selon Caroline Angé⁶¹, « les blocs graphiques fragmentent les unités textuelles de la page tout en renforçant l'identité de la forme dans son unité visuelle ». Lire un écrit d'écran consiste donc en une compréhension totale de l'espace, où chaque bouton, chaque paratexte, chaque texte, procèdent d'une unification.

Mettre le fragment d'information à l'épreuve de la circulation, c'est, nous l'avons vu un peu plus tôt, étudier les opérations de cadrage opérées sur son contexte et sa forme, et donc son sens, mais aussi, en tant qu'être essentiellement communicationnel, étudier la « sociabilisation » qui est pratiquée autour de son utilisation. A ce point de notre étude, il nous reste à analyser un autre régime de circulation emprunté par le fragment : la citation.

⁶⁰ SOUCHIER Emmanuel, « Lorsque les écrits de réseaux cristallisent la mémoire des outils, des médias et des pratiques », in J.-M. Salaun, C. Vandendorpe, eds. *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-édition*. Presses de l'ENSSIB, Lyon, 2004.

⁶¹ ANGE Caroline, Op. Cit.

C – La citation ou mise sous fragments

C'est en tant que processus dynamique et pluriel, soumis à de multiples « forces » et effets de sens que la citation nous donnera des clés supplémentaires pour appréhender le fragment dans ses diverses circulations. Antoine Compagnon⁶², nous livre ici une approche pertinente pour les enjeux que nous discutons :

« L'acte de citation est une énonciation singulière : une énonciation de répétition ou la répétition d'une énonciation, une ré-énonciation ou une dénonciation. L'énonciation est la force qui s'empare d'un énoncé et qui le répète ; c'est pourquoi elle est au principe de la citation qu'un formaliste russe définissait ainsi : « un énoncé à énonciation reproduite ».

Une bonne définition de la citation sera : *un énoncé répété et une énonciation répétante*. Il ne fait jamais cesser de l'envisager dans cette ambivalence, la collusion, la confusion en elle de l'actif et du passif ».

« Énoncé répété et énonciation répétante », la citation ne doit donc pas être considérée comme un produit, mais comme un acte de production, un « rapportage », c'est-à-dire un phénomène qui agit et réagit le sens de l'énoncé en cours de ré-énonciation.

Processus inscriptible dans une approche triviale, le régime citationnel peut se penser comme une circulation d'énoncés fragments.

1) Une entreglose de fragments

Dans ses *Essais*, écrits fragmentaires, Montaigne l'assure, « nous ne faisons que nous entregloser ». Si la reprise et la citation sont constitutives du langage, elles nous apparaissent être des outils de socialisation, enrichissant le social d'objets, de textes, de valeurs sans cesse manipulés et ré-interrogés. Cette propagation à travers le temps et les lieux participe d'ailleurs selon Michel Foucault à la construction de rapports de savoir et de pouvoir.

Annette Béguin⁶³ ne dit rien d'autre lorsque, depuis son analyse des cadres, elle explique que la limite entre le texte et le contexte initie une dynamique de lecture : « le texte donné à la lecture, quel que soit son support, est toujours en partie déterminé par ses contours et ses entours ». Et c'est précisément cette limite qui constitue un enjeu de pouvoir, occasionnant des conflits ou des stratégies de légitimation, parmi lesquelles la citation.

⁶² COMPAGNON Antoine, *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Seuil, 1979, Page 55.

⁶³ BÉGUIN-VERBRUGGE, Annette, *Images en texte / Images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2006.

En effet, le régime citationnel peut être convoqué à différents effets : « fonction d'érudition, invocation d'autorité, fonction d'amplification, ou encore fonction ornementale. »⁶⁴

Toujours est-il que cette « entreglose » rejoint notre approche du fragment, puisque la citation selon Antoine Compagnon « a autant de sens qu'il y a de forces susceptibles de s'en emparer ». L'importance du contexte, la dimension dialogique de la citation, et la co-construction de sens ont en effet constitué nos premières démonstrations au cours de ce mémoire. Continuons donc avec les apports théoriques de Compagnon comme éclairage supplémentaire sur notre fragment.

2) Quatre valeurs de citation

L'auteur de *La Seconde Main ou le travail de la citation* nous propose de regarder la citation comme une mise en correspondance entre les éléments de deux systèmes sémiotiques : « S1, cité et S2 citant, chacun composé de deux éléments, un sujet (A1 ou A2), et un texte (T1 ou T2). »⁶⁵

De ces systèmes, Compagnon dégage quatre relations possibles : de symbole, d'indice, de diagramme ou d'image. Ces modèles se prêtent à la réévaluation, « selon la situation qu'elles font au sujet de l'énonciation, et plus particulièrement, au sujet second, A2, celui de la répétition. ».⁶⁶

- T1-T2 : le symbole

« Lorsque les deux relata de la citation sont exclusivement T1 et T2, le texte cité et le texte citant, textes idéalement sans énonciation : il s'agira d'une relation interdiscursive de *contiguïté assignée* entre les deux systèmes »

Cette valeur de répétition est inexistante dans le cas des informations fragmentées et publiées sur Facebook, car il y a toujours énonciation. L'internaute, du simple fait d'avoir choisi une information plutôt qu'une autre se trouve déjà dans une posture d'énonciation de ses pratiques médiatiques.

- A1-T2 : l'indice

« Lorsque les deux relata de la citation sont exclusivement A1 et T2, l'auteur cité et le texte citant, la répétition sera évaluée comme indice, une relation de *contiguïté factuelle* entre les deux systèmes, sans rapport analogique entre eux. (...) L'indice est une citation d'auteur : une motion de confiance, ou de censure, par laquelle le citeur s'absente, dégage sa propre

⁶⁴ COMPAGNON, Op. Cit, Page 99.

⁶⁵ Ibid, Page 359

⁶⁶ Ibid, Page 81.

responsabilité, renvoie l'énonciation. Par exemple des notes de bas de page dans une thèse, ou dans un mémoire de Balzac, les citations de Balzac sont avant tout des indices. Le rapport indiciel entre deux systèmes sera dit de dérivation. »



Fig 23 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook. L'internaute a repris tel quel en commentaire un extrait de l'article cité

Dans cette publication rencontrée sur un « mur » Facebook, l'internaute a copié-collé en commentaire un extrait de l'article qu'il a voulu mettre en exergue. Par cette opération, le sujet citant s'absente et « dégage en effet sa propre responsabilité ». Le rapport entre A1 et T2, la « source » citée, *LeMonde.fr*, et le texte citant, la contiguïté est effectivement factuelle : c'est le sujet, le fait médiatisé, qui fait le liant entre les deux entités.

- T1 – A2 : le diagramme

« Lorsque les relata de la citation sont exclusivement T1 et A2, le texte cité et l'auteur citant, la répétition sera évaluée comme *diagramme*, une icône pour laquelle la similarité entre le signe et l'objet ne concerne que des relations entre les éléments qui les compose respectivement. Un diagramme est une citation qui exhibe la structure du sujet, comme la carte de géographie donne à voir celle du terrain, par une projection qui n'est pas identificatoire mais idéale. »

- A1 – A2 : l'image

« Lorsque les relata de la citation sont exclusivement A1 et A2, l'auteur cité et l'auteur citant, la répétition sera évaluée comme *image*, une icône pour laquelle la similarité entre le signe et l'objet est telle que le signe représente ou imite les propriétés ou qualités élémentaires de l'objet ».



Fig 24 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook. L'internaute publie un lien sans médiation supplémentaire

La publication reportée ici comme exemple semble rencontrer la définition de Compagnon de « l'image » : le citant, l'internaute n'énonce rien d'autre que le nom de l'auteur cité, A1, ici le site d'information *Regards.fr*, si bien que les deux relata de la citation, signe et objet, semblent s'imiter l'un l'autre dans leur représentation.

Symbole, diagramme, indice et image : sur les quatre grandes catégories de citation théorisées par Antoine Compagnon, nous n'aurons finalement pu retrouver que les deux dernières dans les pratiques d'information fragmentée et publiée sur réseau « social ». Ce constat nous permet de ré-assurer de la primauté et de la force de la construction de sens par les formes architextuelles des sites Internet, et de Facebook en particulier. Compagnon énonçait des catégories très précises, où les relata étaient « exclusivement », l'une ou l'autre des entités du système. Mais le gabarit d'édition à disposition des internautes ne leur permet pas d'exclure l'une ou l'autre de ces entités. Ainsi, sur Facebook, l'auteur citant, A2, est toujours présent, puisque l'anonymat n'est pas permis par les formes de ce site. L'internaute est même « ré-auteurisé », parlant à la troisième personne, comme le lui impose le tryptique de son nom, de sa photo et de son message, enclin à être écrit à la troisième personne.

Devant la rigidité de cette analyse, nous proposons dans la prochaine partie une analyse « au fil de l'eau », développée en observant face à face une information fragmentée et l'information dans le contexte où l'internaute avait trouvé et prélevé la première.

3) Un jeu de différences

« Interpréter la citation, c'est la répéter, citer les parties prenantes dans le procès de production et de reproduction du discours, les convoquer et les congédier ; les renvoyer dos à dos⁶⁷ ». Mieux que dos à dos, nous allons maintenant se faire confronter, face contre face, l'information fragmentée et l'information « première », telle que l'internaute qui l'a mise en circulation l'avait trouvée.

Il convient ici de rappeler qu'il n'existe pas de texte premier, ni de texte source, puisque le langage n'est qu'entreglosage. Néanmoins, l'étude d'un objet en métamorphose nous oblige à le figer pendant un instant, pour pouvoir l'étudier au calme, loin de la rumeur de la circulation des objets.

Pour étudier les opérations de sens à l'œuvre dans cette fragmentation de l'information, nous avons donc comparé le fragment et le texte tel qu'il apparaît sur le site d'information.



Fig 25 Détail d'une publication sur un « Mur » Facebook

⁶⁷ COMPAGNON, Ibid, Page 75.



Fig. 26 : Capture d'écran d'un article dans son contexte de production

L'observation d'un même article, à deux étapes de sa « carrière » de circulation, nous a permis de « repérer les indices de la citation [qui] naissent dans les ruptures, les sauts qualitatifs, les discontinuités, et qui expriment, métaphoriquement, la distance temporelle et spatiale séparant l'œuvre initiale de l'image qui la cite », comme l'explique Marie-France Chambat-Houillon dans *Droit de citer*⁶⁸.

Notre première remarque porte sur la datation de l'information et sur l'inscription temporelle de l'énonciation. Sur *20minutes.fr* l'article est daté du « 1 décembre 2010 ». Sur Facebook, la datation est plus précise, puisque l'heure est indiquée : « 1 décembre 2010, 20h38 ».

L'information de *20minutes.fr* se révèle évolutive dans le temps. En effet, nous suggérons que le 1^{er} décembre, date à laquelle l'internaute a consulté et « fragmenté » l'article, le titre était bien

⁶⁸ CHAMBAT-HOUILLOON Marie-France, WALL Anthony, *Droit de citer*, Editions Bréal, collection Langages & Co, Paris, 2004.

« SALAIRES – Elle l’a annoncé ce matin ». Et non pas, comme l’article figure aujourd’hui, en mai 2011 « SALAIRES – Elle l’a annoncé mardi ».

Par conséquent, l’information « première » fait l’objet d’un « entretien » éditorial, tandis que l’information fragmentée sur Facebook ne se considère pas inscrite dans une temporalité autre que le présent.

Ensuite, nous remarquons que le seul nom qui figure sur 20minutes.fr, celui de la journaliste, figure en bas du texte, comme une signature. Sur Facebook, le seul nom indiqué est celui de l’internaute qui a publié l’information. Son geste de fragmentation lui vaut donc le statut d’auteur.

Nous notons par ailleurs le même souci, dans les deux architextes, d’inciter à « faire circuler » plus encore l’information. Ceci dit, alors que Facebook ne propose de faire circuler l’article qu’à l’intérieur même de son site, 20minutes.fr propose non seulement d’interagir sur la page en « réagissant », mais en plus, l’internaute peut faire circuler l’information sur les réseaux sociaux de Twitter et Facebook. Ces différences sont à rapprocher aux modèles économiques. Facebook, plateforme d’agrégation, se veut comme un lieu au carrefour des circulations, tandis que 20minutes.fr a tout intérêt à être mis en visibilité sur d’autres espaces numériques, pour gagner en visibilité et ainsi assurer ses revenus publicitaires.

Enfin, alors que le fragment d’information était inséré au milieu de publications d’autres internautes, sur d’autres sujets, l’information est présentée par *20minutes.fr* en relation avec d’autres informations de la même rubrique, comme nous le voyons dans l’encart « A lire aussi ». L’éditorialisation journalistique est donc totalement effacée par la fragmentation. Ce qui s’explique, simplement, par le changement de contexte. Mis en forme par un ensemble de pratiques journalistiques, le texte de l’article de 20minutes, une fois fragmenté, et posé dans le contexte de Facebook, est privé de tout ce qui faisait de lui un « original » journalistique. La même information, sous la forme de fragment, n’est donc plus une information « sur les salaires », appartenant à la rubrique Economie ou Société d’un titre de presse. Dans le nouvel architexte de Facebook, cette actualité devient pour l’internaute un support de réécriture. Ainsi, la citation comme « pratique individualisante est un phénomène communicationnel qui m’inscrit

parmi les autres et marque ma place (...) en construisant une relation temporalisée dans l'histoire. »⁶⁹

Arrivés au seuil de notre troisième partie, après avoir mis en circulation le « chaos du fragment » pour juger de sa plasticité et de la signifiante de ses formes, il nous paraît opportun de revenir sur notre première hypothèse, dont nous rappelons le contenu :

Parce que le texte fragmenté est par nature décontextualisé et replacé dans un nouvel architecte, il serait de l'ordre du jamais vu, de l'inouï. Le fragmentaire aurait une propension spéciale à produire un nouvel original, dans la mesure où sa forme est chaque fois retravaillée par l'architecte qui l'accueille. Son image est par conséquent de l'ordre de l'insaisissable. **Il est donc impossible d'arrêter des conditions de réception fixes et permanentes, impossible d'accoler à la forme fragmentée de l'information un contrat de lecture.**

Au regard de nos différentes mises à l'essai du fragment, il nous paraît clair que cette hypothèse est invalidée, l'information fragmentée ne pouvant pas être soumise à une interprétation et à une réception fixes.

La troisième partie de notre mémoire sera donc l'occasion de tester notre seconde hypothèse, celle de pratiques de lecture, de récritures et de trivialités inhérentes et nécessaires – au sens de non contingentes – à la forme du fragment.

⁶⁹ CHAMBAT-HOUILLON, Op. Cit., Page 18.

III – Le fragment comme lettrure

Être culturel composite et réticulaire, invitant au dialogisme et à la co-construction de sens, l'information-fragment sera visitée dans cette troisième partie comme une *forme formante*, ou instituyente, tant la prégnance des formats se fait sentir au sein des médias informatisés. De texte passeur, nous ferons ensuite passer l'information fragmentée au test de la lettrure.

A – Renaissance du lecteur ou... du format ?

Le règne des petites formes, unités mobiles et plastiques, constituent un nouvel outil de préhension des textes. La *digital literacy*, alphabétisation numérique, donne aux internautes les moyens matériels de lire et récrire les contenus. En effet, les opérations de copier-coller d'hypertextes, le développement des plateformes d'agrégation et de « curation » d'adresses URL, l'utilisation des réseaux sociaux, participent d'un mouvement de numérisation monumentale. Les pratiques lettrées sont combinées aux technologies et donnent lieu à des changements d'échelle des « rapports de l'émission et de l'espace »⁷⁰. La facilitation de la fragmentation des textes, de leur mobilisations et donc de leurs médiations, annonce-t-elle pour autant une nouvelle ère du lecteur ?

1) Le numérique comme extension des potentialités

Saisie de texte, publicitarisation et mise en circulation : avec l'ouverture des techniques d'écriture numérique aux internautes se sont formés des imaginaires de ré-allocations de savoir et de pouvoir.

Les années 2000 ont ainsi vu fleurir les communautés d'« écrivains en ligne », et l'ascension individuelle de quelques blogueurs. Leur production de contenus sur l'espace numérique a pu être interprétée comme de nouvelles modalités de médiation de la société civile sur les objets, langages et valeurs circulant dans le champ social. Pourtant, si la population civile a réellement accès à de nouveaux espaces de lecture et d'écriture, les représentations de « journaliste amateur » ou réinvestissements de sphères politiques tiennent davantage du mythe.

⁷⁰ DOUEIHI Milad, « Pour un humanisme numérique », Séminaire du Laboratoire Sens Public, *Compte-rendu établi par Alexis Dedieu*, 17 septembre 2009.

La numérisation ne signifie donc pas le règne de l'internaute lecteur-producteur. Ni de l'auteur, cité, repris, circulé, socialisé, et trivialisé. Car les « petites formes » intégrées dans les nouvelles pratiques numériques relèvent de formes polychrésiques, sans cesse retravaillées et modifiées par différentes strates d'acteurs. En conséquence, les internautes n'ont pas entre les mains des outils suffisamment stabilisés et permanents pour s'imposer et établir ces « humanités numériques » que réclame Milad Doueïhi.

Nous avons vu avec le réseau « social » de Facebook que l'architexte est extrêmement rigide. Les effets de cadres sont tels que les usages sont en réalité prescrits.

Dans ce contexte, il nous faut reconsidérer la pratique du fragment d'information au sein de formats.

2) Un nouveau paradigme techno-sémiotique

Stocker et organiser à l'écran la production inflationnelle d'informations : c'est en réponse à ces nouveaux enjeux numériques que les professionnels du Web ont mis en place des formes contraignantes et fermées pour gérer et assurer la bonne circulation des textes. Les formats sont en effet devenus la condition sine qua non d'une efficacité numérique, permettant la lecture, l'accessibilité et l'interopérabilité des contenus et des outils.

Ainsi parle-t-on aujourd'hui de la conservation des données comme d'une obsession. Pour Milad Doueïhi, la question doit plutôt se poser pour leur reconfiguration, tant les formats évoluent rapidement.

« La nature première de l'objet numérique est d'être *convertible*, tandis que l'imprimé est *extensible*. Concernant le format, par exemple, la lecture de différents fichiers audio semble la même pour l'oreille à chaque écoute, mais ce sont des objets différents et insérés différemment selon leur codification propre : le problème de la convertibilité est important. On devrait alors s'inscrire dans un rapport d'efficacité (i.e de circulation) au sein du système numérique et non pas de reproduction d'objets existants⁷¹ ».

Pour E. Candel, V. Jeanne-Perrier et E. Souchier⁷², les « petites formes » mobilisées à l'écran participent à la fois de la dynamique des inventions sémiotiques dans les médias informatisés et de leur appropriation par les concepteurs de sites Web. Elles illustrent l'établissement de

⁷¹ DOUEIHI Milad, Op. Cit.

⁷² CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012, Page 2.

standards de l'écriture et du design – c'est-à-dire de la construction de paradigmes techno-sémiotiques⁷³ – ainsi que la mobilisation de ce langage souple, incomplètement codifié et partiellement conventionnel dans les énoncés individuels en ligne. »

L'usage récurrent et le début de « format-isation » des petites formes n'est d'ailleurs pas le seul fait des professionnels du Web. Le sens des petites formes aurait ainsi tendance à se « normer en se normalisant », du fait de leur « ordinarisation accélérée⁷⁴ ».

La relation entre fragment et format ne fait plus l'ombre d'un doute. Elle s'est imposée à force d'usages et de reconnaissance de la praticité de la forme, et influe aujourd'hui sur la pensée d'écran des sites Internet qui « tendent à ne pas avoir de véritable unité sinon dans leur habillage global, leur titre, leur adresse ». La cohérence attendue par chaque internaute est travaillée par les formats codés dans les architextes, qui permettent de configurer à l'écran des composites de fragments, lissés par les formats.

⁷⁴ Ibid, page 9.

B – Le fragment comme texte passeur

Convoquant le concept instauré par Yves Jeanneret et Jean Davallon⁷⁵, nous aimerions montrer en quoi l'information fragmentée revêt les caractéristiques du *signe passeur*. Revenant sur la *poétique* de l'information fragmentée sur Facebook, nous montrerons que le fragment se trouve pris dans une toile de signes invitant au « partage ».

1) la virtualité incarnée

Dans « La fausse évidence du lien hypertexte », Jean Davallon et Yves Jeanneret s'attaquent aux utopies qui ont cours au sujet de l'hypertexte, et introduisent l'idée de signe passeur pour supplanter celle de lien. Ils dénoncent en effet cette métaphore qui reposerait « sur une métasémiotique d'ambition trop vaste et de grain trop épais qui fait disparaître, dans l'analyse qui prétend les saisir, les propriétés mêmes du texte informatisé (...). Il faut procéder à une redéfinition de ce qu'on désigne habituellement comme un lien : une redéfinition qui rompe avec l'assimilation entre réseau technique et social, qui introduise entre le signe passeur, le média informatisé et les traces de l'usage social une distance qui permette de penser, non une équivalence, mais des rapports⁷⁶. »

Le signe passeur serait donc « pris dans trois contextes » qu'il articule :

- le texte : « le contexte de la mise en page de l'écran, l'écriture de l'écran »
- le réseau : « le contexte plus large constitué des deux sites qu'il lie »
- et la pratique : « le contexte du programme d'activité dans lequel se trouve engagé l'utilisateur »

Cette re-définition de l'hypertexte par Jean Davallon et Yves Jeanneret met en exergue l'importance de la matérialité et de l'usage dans la compréhension de ce qu'ils appellent un *signe passeur*.

Ils expliquent en effet que le signe passeur est un texte « activable » par l'internaute, signe qui, pris dans le contexte d'un réseau et d'un « programme d'activité », devient un véritable opérateur de sens.

⁷⁵ Davallon J. et Jeanneret Y., La fausse évidence du lien hypertexte. In: *Communication et langages*. N°140, 2ème trimestre 2004, pp. 43-54.

⁷⁶ Ibid, Page 49.

En ce point de notre réflexion, et au regard de la théorie de *Fausse évidence du lien hypertexte*, nous ne pouvons qu'être tentée d'élargir encore le spectre des comparaisons pour penser le fragment comme un signe passeur.

Recourir aux théories de Jeanneret et Davallon ici, c'est « refuser l'isolement artificiel des signes pour les intégrer à une construction et à un contexte, indépendamment desquels ils n'ont aucun sens ».

Car, effectué par la lecture, signe flottant et signifiant au gré des contextes, le fragment est lui aussi « constitué d'éléments dont la signification dépend de la situation d'usage ».

Dès lors, l'écrit fragmenté comporterait lui aussi dans son être, dans ses « signes pleins », un « texte virtuel ». Objet communicationnel par excellence, car sa typologie et sa circulation en font un support d'échange et de co-construction du sens, le fragment est effectivement fait de la pâte du *virtuel*.

Nous attirons ici l'attention sur ce terme, que nous nous refuserons à considérer comme immatériel. En effet, dans la théorie énoncée par Jeanneret et Davallon, il importe de « restaurer l'existence matérielle des écrits d'écran ». L'hypertexte, comme le fragment, signifie le rapport, le rattachement, à un texte « virtuel » en ce sens que sa présence est invisible tel qu'il est codé dans l'architexte. Néanmoins, il est là. Il existe. Derrière une image, un mot surligné de bleu, une flèche, se dessine, en potentialité, les signes qui appelleront l'affichage sur écran d'une autre page, d'un autre site.

C'est au nom de cette théorie que nous parlons ici du fragment comme de l'incarnation de la virtualité, que l'information fragmentée, telle que nous l'avons observée sur Facebook, porte en son sein :



Fig. 27 : Détail d'une publication sur un « Mur » Facebook.

En effet, placé dans cette situation d'usage, l'internaute se trouve face à une quantité de signes passeurs laissant deviner « en virtualité », les existants potentiellement affichables, et déjà présents, dans le code des différentes adresses URL.

Cette myriade de signes sont autant d'appels à l'internaute à ouvrir les hypertextes, à *passer* du contexte actuel au contexte virtuel.

Nous étendrons ici l'acception de signe passeur pour indiquer que les hypertextes n'incitent pas seulement l'internaute à *passer d'un texte à l'autre*, mais aussi à *passer*, à faire circuler ces textes.

2) Stratégies d'audience

Considérer le fragment comme signe passeur, c'est aussi s'intéresser aux enjeux à l'œuvre dans cette articulation entre les trois strates que sont *le texte, le réseau et la pratique*.

C'est cette fois le versant socio-économique qui retiendra notre attention.

En effet, la notion de signe passeur prend une autre dimension quand nous la plaçons dans le contexte de course à l'audience à laquelle s'adonnent les sites pour qui la production d'information est monétisée. Nous pensons aux sites d'actualités dont le modèle économique repose sur la publicité, et donc sur la visibilité qu'ils vendent aux annonceurs. Le nombre de « V.U. » dans le jargon professionnel, c'est-à-dire de « visiteurs uniques », comprenons d'internautes ayant consulté la page du site en question, a motivé les professionnels de l'information à se rapprocher des réseaux sociaux pour « viraliser » leurs contenus.

Parents et enseignants seront coude-à-coude pour défendre l'avenir de l'école

Le Monde pour Le Monde.fr | 19.03.11 | 09h37 • Mis à jour le 19.03.11 | 09h37

Abonnez-vous 15 € / mois 30 [Icons] Partagez Facebook

Recommander 211 personnes recommandent ça. Soyez le premier parmi vos amis.

Fig. 28 : Focus sur les données communautaires d'un article de LeMonde.fr

Dans cet exemple, l'internaute a à peine commencé à lire l'article que le paratexte l'encourage déjà à le « recommander » à ses contacts et amis via les réseaux sociaux : ici, plus de deux cents personnes ont déjà transposé sur leur « Fil d'Actualités » Facebook l'article, sous forme fragmentée.

Les réseaux sociaux, avec Facebook et Twitter notamment, génèrent ainsi une part croissante du trafic vers les sites d'actualités, se disputant la première place avec le moteur de recherche Google.

S'imposant comme de véritables outils de diffusion de l'information, les réseaux sociaux prennent des allures d'agrégateurs d'informations. Une information lue sur LeMonde.fr, puis transposée sur un profil Facebook via un clic sur « Recommander », prend alors la forme d'un fragment tel que nous l'avons étudié au fil de nos travaux. Nous le voyons ici, titre, chapeau et illustration sont conservés, et rendues cliquables :



Fig. 29 : Publication sur Facebook d'un fragment d'information de LeMonde.fr

Articulant le texte, le réseau et la pratique par l'internaute, l'information extraite du Monde.fr et fragmentée par un architecte tel que Facebook se révèle être un véritable *texte passeur*, car tout en lui contient, la virtualité de l'article du site d'actualités dont il émane lui-même.

C – Le contrat de lettrure ou l'impératif socialisant

Véritable machine à circuler, et à faire circuler, l'information fragmentée est, nous venons de le voir, un *texte passeur* en puissance. Tout en lui invite l'internaute à lui donner un nouvel élan, en le plaçant dans un nouveau contexte, où il sera encore travaillé, et *recirculé*, puis *trivialisé*. Nous verrons ici les dynamiques à l'œuvre, entre nouvelles modalités d'écritures et rapports symboliques.

1) Ce que recouvre la notion de contrat

Dans leur *Métaphore du contrat*, Yves Jeanneret et Valérie Patrin-Leclère⁷⁷ expliquent que si la forme contractuelle tend aujourd'hui à être utilisée dans de nombreux champs, scientifiques, organisationnels ou commerciaux, ce « modèle façonne ce qu'il désigne: la *modélisation* ». Cette notion, pleine de promesses, serait en réalité « pleine d'apories ».

Listons d'abord rapidement les théories formulées à sujet par d'autres auteurs.

Eliseo Veron, figure traditionnellement rattaché à cette notion, analyse les éléments qui construisent « une proposition d'un rôle pour le lecteur », en observant comment la forme contractuelle apparaît dans le texte.

Chez Landowski, le contrat est « un construit social et imaginaire », revendiqué et manipulé par divers acteurs, qui participe de la construction par la société d'une représentation d'elle-même.

Quant à François Jost, sémiologue des médias, lui refuse le terme de contrat, et lui préfère celui de « promesse ». Ce processus prend lui en compte à la fois le paratexte, la forme, et les contraintes du texte qui produisent un certain type de communication.

« Faire entrer dans le travail linguistique la portée du social » et « intégrer une analyse des discours sociaux aux sciences du langage », c'est avec ce leitmotiv que Patrick Chareaudeau⁷⁸ s'intéresse à la métaphore contractuelle. Pour lui, les interactants « ont à souscrire, préalablement à toute intention et stratégie particulière, à un contrat de reconnaissance des conditions de réalisation du type d'échange langagier dans lequel ils sont engagés ».

Nous retrouvons ici l'idée de fixation de rapports symboliques entre les parties. Ce sont alors des identités qui sont en jeu, puisque la forme contractuelle vient fixer les acteurs dans une position communicationnelle. La relation est personnifiée.

⁷⁷ JEANNERET Yves, PATRIN-LECLERE Valérie, « La métaphore du contrat », *Hermès*, n°38., 2004, p. 133-140.

⁷⁸ CHARAUDEAU Patrick., *Le Discours d'information médiatique: la construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997, p. 67.

En cela nous faisons le lien avec le réseau dit « social » de Facebook, en tant qu'espace propice à la production et à l'entretien d'une telle identité.

L'internaute qui prélève un article sur un site d'information, et le pose, comme fragment, au sein de l'architexte d'un réseau social, ne fait pas que citer l'article, mais aussi son entour : la figure d'institution de presse derrière, la caution journalistique, la ligne éditoriale, aussi.

En textualisant ainsi ses pratiques médiatiques, l'internaute accepte, le temps d'un fragment, la fixation d'identités, de rôles. En cela, le fragment informationnel recouvre lui aussi une forme contractuelle.

Ceci étant dit, l'originalité du fragment textuel fait que la modélisation de sa réception ou de son interprétation est impossible, comme nous l'avons vu en invalidant notre première hypothèse. Un contrat de lecture de l'information fragmentée est essentiellement antinomique.

Quelles relations pouvons-nous alors établir, dans une approche socio-économique du fragment, entre ses différents artisans ?

2) Vers un contrat de lecture

Arrivés à la dernière partie de notre réflexion, nous aimerions nous consacrer ici à la mise à l'épreuve de l'une de nos hypothèses : la mise en place d'un *contrat de lecture* pour l'information fragmentée sur les réseaux sociaux, faisant ainsi appel au concept d'Emmanuel Souchier⁷⁹ qui énonce : « on entre en lecture dès lors que l'on embrasse du regard un espace dont on sait qu'il est espace d'écriture et de lecture ».

Caroline Angé formule quant à elle l'idée d'un « contrat de lecture spécifique » postulé par la fragmentation :

« La forme proposée qui fait éclater les cadres rigoureux de l'exégèse classique donne au lecteur une implication forte dans la construction du sens. L'apparence du texte devant être dépassée, le lecteur se fait « herméneute » sans pouvoir s'appuyer sur un déterminisme textuel préétabli et organisé. Dès lors la lecture devient déchiffrement de la pluralité, dépassement de la dissimulation, recherche active de sens⁸⁰ ».

⁷⁹ Souchier E., "De la lecture à l'écran. Vers une lecture sans mémoire ?", "Mnémotechnologies – texte et mémoire", Texte, n° 25-26, Trinity College, Université de Toronto, Canada, 2000.

⁸⁰ ANGE Caroline, Thèse « *La question du sens : écrire & lire le fragment. Du texte à l'hypertexte.* », sous la direction de Pierre Moeglin, MSH Paris-nord, Université Paris 13, 2005, Page 142.

Un fragment travaillé

Lecteur-scripteur agissant sur le texte pour en faire naître une interprétation, l'internaute bénéficie alors de « possibilités d'ancrage qui permettent d'entrelacer le moment de la réception de l'information à des formes de reprises qui en rendent plus aisées la mémorisation, la compréhension et l'analyse »⁸¹, selon Fabien Granjon et Aurélien Le Foulgoc.

Ces territoires de l'entre-deux, permettant consultation d'informations et reprises, sont en fait tous les lieux dits 2.0, réseaux sociaux les premiers, où l'interactivité est facilitée par la pensée de l'écran.

A la question : « lit-on différemment lorsque l'on sait que l'article se prête ensuite au partage ou au commentaire ? », nous avancerons que oui. Car s'opère alors une *ré-éditorialisation* du texte. En effet lorsque architexte et paratexte encouragent à « communiquer sur une communication », le fragment est perçu par l'internaute comme une somme de signes déjà réappropriables.

L'information fragmentée, « prête à l'emploi », vendue comme un module extrêmement plastique sur Facebook, convoque des univers de sens singuliers d'interprétation, et d'écriture. Placé dans un « espace socio-technique » enclin au débat et à la discussion, la lecture se fait en même temps que se conceptualise une possible reprise.



Fig 30 : Détail d'une publication sur « mur » Facebook

Prenons l'exemple de cette information fragmentée, que l'internaute retrouve dans le fil des « actualités » de ses amis. Tant qu'il n'a pas cliqué sur la publication, il n'a accès qu'au titre de l'article et aux cinq premiers mots. En revanche, il peut déjà lire dans leur intégralité les commentaires apposés, sans un seul clic.

⁸¹ GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, Op. Cit.

Imaginons que l'internaute, intéressé par le débat en cours, clique sur l'hypertexte du titre et lit l'article là d'où il avait été extrait, ici *20minutes.fr*. L'interprétation qu'il va en faire sera marquée, déterminée, par les commentaires lus sur Facebook. En effet, au fil de l'article, il comprendra le débat en cours, cherchera à y participer, et orientera ainsi sa lecture.

Le sens des textes est donc négocié par des opérations qui mêlent lecture et modalités de reprise.

L'information fragmentée, objet de lettrure

Les contenus médiatiques, parcellarisés et recontextualisés, tels que nous les retrouvons sur Facebook, nous semblent être l'expression même de ces « limites », ces cadres, que nous ne lisons plus, mais qui conditionnent, qui potentialisent, la lecture. Car selon Emmanuël Souchier, inspiré par les théories de l'écriture, « sans limites, il ne saurait y avoir d'écriture, ni de culture », car ces bornes identifient l'espace de mise en signe.

Or, comme étudié plus tôt, « l'image » de Facebook, son architexte et son paratexte, offrent au regard un enchevêtrement de cadres, mêlant publication et appel à commentaire.

Ces zones indicielles sont autant d'appels à l'écriture. Facebook met à disposition de l'internaute tous les moyens matériels pour prolonger la lecture d'un fragment par l'écriture.

Objet trivial dans toute son essence, le fragment se prête ainsi à un jeu de circulation, augmentation, commentaire, ré-énonciation, méta-communication, pour devenir cet être composite qui convoque l'autre, le lecteur, jusqu'à lui offrir un espace d'écriture, au sein de ce *blanc intentionnel*.

« Nous n'avons plus à tracer les limites nécessaires à notre activité d'écriture, notre acte est encadré, techniquement, socialement, culturellement » : par ces mots, E. Souchier installe la théorie de lettrure. Les écrits d'écran, dans leur mise en page, l'organisation de leurs contenus, ont déjà prévu un espace d'écriture pour l'utilisateur. Qu'il soit appelé à commenter, partager, lire une vidéo ou ouvrir un hypertexte, l'espace de l'écran prend la forme d'une multitude de *signes passeurs* qui invitent l'internaute à « entrer en lettrure », à réagir, ne serait-ce que par un clic de souris.

L'information fragmentée, plus encore, par le blanc et les silences dont elle se compose, est un appel lancinant à l'internaute, qui doit convoquer le contexte, le texte, le réseau et la pratique comme autant de parties prenantes de la signification.

Parlant du contrat de lecture comme d'une « convention tacite de fonctionnement » qui définit « un cadre de référence commun entre les auteurs et les lecteurs » et qui est acquis « par l'intériorisation des régularités textuelles » Claire Bélisle⁸², circonscrit les contours de celui que l'on appellera le *contrat de lettrure*.

Par ce terme, nous proposons l'existence d'un contrat implicite liant l'énonciateur de l'information fragmentée et son lecteur. Ses clauses seraient ouvertes, mais régiraient une prédisposition à l'écriture non comme conséquence mais comme immanence de la lecture. « *Lego ergo scripto* »... C'est le concept que nous accolons au fragment.

En effet, en montrant l'impermanence du fragment comme texte perpétuellement soumis au contexte, aux usages et aux univers de sens du lecteur, nous ne faisons que défricher le terrain. Nous avons montré que l'information fragmentée est un objet essentiellement communicationnel, nous allons ici à peine plus loin en montrant qu'elle est également un objet de lettrure.

⁸² BELISLE C., *Lire avec un livre électronique : un nouveau contrat de lecture ?*, in *Les défis de la publication sur le web, Hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Collection « Références », Presses de l'ENSSIB, 2004

3) Une industrialisation du social ?

« Le nouveau contrat de lecture implique un lecteur qui n'est plus guidé par la logique apparente du texte. Il est impliqué par la discontinuité inhérente au désordre apparent qui requiert l'élaboration des liens (symboliques) manquants. C'est donc une liberté mesurée qui est introduite par le texte fragmentaire. (...) le souci de laisser du « travail » au lecteur, de solliciter son active collaboration ⁸³ ».

Nous soulignons ici la notion de travail, à laquelle nous donnerons une double signification. Celle de coproduction du sens évidemment, comme nous l'avons vu tout au long de notre travail, mais aussi celle de « mise en relation du technique et du social » comme l'entendent E. Candel, E. Souchier et V. Jeanne-Perrier⁸⁴ dans leur texte des *Petites formes*.

Le Web participatif, associé à la représentation d'outils « à portée de tous », participent d'une mise à contribution quasi contractuelle de l'internaute qui travaille les petites formes du fragment, et plus largement travaille à la circulation et la lettrure des contenus numériques.

Cette « servuction » serait propre à la standardisation des petites formes comme standard :

« Au cœur de ce mouvement, le phénomène de *servuction* servi par la fragmentation du processus d'écriture est illustré avec une étonnante efficacité par ces *petites formes* (...). Ce phénomène s'inscrit plus généralement dans un mouvement de délégation des tâches de production vers le consommateur et relève d'une nouvelle analyse économique des rapports de pouvoir au travail⁸⁵ ».

⁸³ ANGE, Op. Cit., Page 145.

⁸⁴ CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

⁸⁵ Ibid, Page 23.

Conclusion

Les flux informationnels sont tels aujourd'hui, que la fragmentation apparaît être la stratégie la plus pratiquée par les internautes. Tel était notre constat de départ.

Curieux des pratiques mobilisées autour d'un texte ainsi *trans-formé*, nous nous étions donné pour objectif d'interroger les usages autour de cette information fragmentée.

Partant des théories littéraires du fragment, nous les avons enrichies par des apports plus communicationnels, recourant notamment aux concepts d'énonciation éditoriale et de trivialité.

Dès lors, le fragment nous est apparu comme un être *a-contexte* et *a-mnêsis*, donc protéiforme, et finalement insaisissable, car apparaissant ici et ailleurs, jamais sous le même visage.

Être culturel, donc, car circulant dans la société, s'enrichissant de savoirs, de pratiques et de symboles, le fragment s'est également révélé comme un être communicationnel. Essentiellement dialogique, il est une invitation à la co-construction de sens. Lire le fragment, c'est participer à sa mise en *contexte*, à sa signification.

Lecteur-scripteur, l'internaute qui lit l'information fragmentée sur l'espace de la page est donc naturellement placé dans un entre-deux typographique et sémiotique. A lui d'*agir* le texte pour le faire vivre, le faire *passer*, circuler, dans une nouvelle enveloppe, au sein d'un nouvel écran.

Texte passeur, l'information fragmentée est ainsi devenue au terme de notre réflexion un *objet de lettrure*. A peine *embrassé*, le fragment devient *potentialité*, potentialité de lecture, et d'écriture. Il s'offre à l'internaute comme un objet textuel en demande d'interaction, d'interactivité, de mise en circulation et communication.

A peine repris, partagé, copié, collé, extrait, recontextualisé, le fragment se montre déjà sous un nouveau jour, celui qu'auront bien voulu lui donner son énonciateur et son nouveau contexte, mais toujours et encore, celui d'un fragment, inouï, jamais vu, *lettré* par son lecteur.

Petite forme par excellence, l'information fragmentée est aussi éminemment sociale. Nous présentions en effet au début de notre mémoire l'esthétique de la petitesse, et tout nous pousse désormais à parler d'une esthétique de la fragmentation.

Dissolution des contenus, intermédialité, démédiatisation et remédiation constantes sont les processus quotidiens qui trivialisent nos textes, nos symboles, nos objets et nos valeurs.

Fragmentation des médias informatisés donc, mais aussi fragmentation de nos journées, avec l'explosion de l'unité ternaire : le cadre spatial dévolu à l'action s'est considérablement élargi tandis que le cadre temporel semble sans cesse se rétrécir. Notre modernité, notre vie, nos pratiques de consommation de l'information, la mise en récit de notre être fragmenté par les faits

sociaux, l'événementialisation du monde permanente et immédiate... l'ère de l'information fragmentée s'avère inscrite dans un mouvement plus vaste, celui de la valorisation intensive de l'hétérogénéité, elle-même sur-sémiotisée par un jeu de cadrages, d'outils et de formats.

Bibliographie

OUVRAGES

ANGE Caroline, Thèse « *La question du sens : écrire & lire le fragment. Du texte à l'hypertexte.* », sous la direction de Pierre Moeglin, MSH Paris-nord, Université Paris 13, 2005.

BÉGUIN-VERBRUGGE, Annette, *Images en texte / Images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2006.

CHAMBAT-HOUILLOIN Marie-France, WALL Anthony, *Droit de citer*, Editions Bréal, collection Langages & Co, Paris, 2004.

CHRISTIN Anne-Marie, *Poétique du blanc. Vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Paris, Vrin, collection "Essais d'art et de philosophie", 2009.

ECO Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les Textes narratifs*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1985.

HARRIS Roy, *Sémiologie de l'écriture*, CNRS Editions, 1993.

JEANNERET Yves., *Penser la trivialité, Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, éditions Hermès-Lavoisier, 2008.

JENKINS Henry, *Convergence Culture: Where Old and New Media Collide*. New York: New York University Press, 2006.

LE MAREC Joëlle, *Ce que le "terrain" fait aux concepts : vers une théorie des composites* - Habilitation à Diriger des Recherches en sciences de l'information et de la communication (soutenue le 9 mars 2002), Paris, Université Paris 7.

MOUILLAUD Maurice, TETU Jean-François, *Le journal quotidien*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989

SOUCHIER Emmanuël., JEANNERET Yves, LE MAREC Joëlle., « Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés », *Communication et langages*, 2003, vol. 137, n° 1, pp. 122-123.

ARTICLES

ANGE Caroline, « Le fragment comme forme texte : à propos de fragments d'un discours amoureux de R. Barthes », *Communication et Langages*, août 2007, n°152., pp. 23 à 34.

BELISLE Claire, « Lire avec un livre électronique : un nouveau contrat de lecture ? », *Les défis de la publication sur le web, Hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Collection « Références », Presses de l'ENSSIB, 2004.

CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuël, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », à paraître, *Hermès*, 2012.

CARDON Dominique, « Réseaux sociaux de l'internet. Présentation », *Réseaux*, vol. 26, n° 152, pp. 7-17, 2008.

COMPAGNON Antoine, *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Seuil, 1979.

COTTE Dominique, « Leurres, ruses et désorientation dans les écrits de réseau. La métis à l'écran », *Communication et langages*. N°139, 1er trimestre 2004. pp. 63-74.

DAVALLON Jean, JEANNERET Yves, « La fausse évidence du lien hypertexte », *Communication et langages*. N°140, 2ème trimestre 2004. pp. 43-54.

GENTES Annie, « Enjeux de l'énonciation éditoriale et curatoriale », *Communication et langages*. N°137, 3ème trimestre 2003. pp. 88-100.

GRANJON Fabien, LE FOULGOC Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux* n° 160, 2010/2-3, p. 225-253.

GRANJON Fabien et DENOUEL Julie, « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, N°1, vol. 1 | 2010, mis en ligne le 23 avril 2010.

HOPPENOT Eric, « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : " le temps de l'absence de temps " », Colloque du GRES, Barcelone 2001.

JEANNERET Yves, PATRIN-LECLERE Valérie, « La métaphore du contrat », *Hermès*, n°38, Paris, CNRS-éditions, mai 2004, p. 133-140.

JEANNERET Yves et SOUCHIER Emmanuël, « Pour une poétique de l'écrit d'écran, Le multimédia en recherche », *Xoana*. Images et sciences sociales, n° 6-7, 1999.

MERZEAU Louise, « Présence numérique : du symbolique à la trace », *MEI*, n°29, 2009, Communication, organisation, symboles.

SOUCHIER Emmanuël, « De la lettrure à l'écran. Vers une lecture sans mémoire ?, » "Mnémotechnologies – texte et mémoire", Texte, n° 25-26, Trinity College, Université de Toronto, Canada, 2000.

SOUCHIER Emmanuël, « Mémoires - outils - langages. Vers une "société du texte" ? », *Communication et langages*. N°139, 1er trimestre 2004. pp. 41-52.

SOUCHIER Emmanuël, « Lorsque les écrits de réseaux cristallisent la mémoire des outils, des médias et des pratiques », in J.-M. Salaun, C. Vandendorpe, éd. *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-édition*. Presses de l'ENSSIB, Lyon, 2004.

RESSOURCES WEB

PORTE Y., « Cioran et la filiation nietzschéenne », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 2 2004, mis en ligne le 15 avril 2005, Consulté le 22 septembre 2010.
URL : <http://leportique.revues.org/index467.html>.

LA CANTINE, Paris, Conférence « La fragmentation de l'information a-t-elle du bon ? », le 26/01/2010, filmée et consultable <http://lacantine.ubicast.eu/videos/permalink/94/>

Annexes



Fig. 1 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook

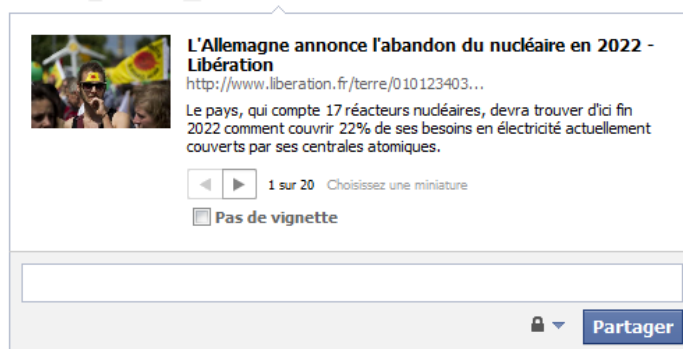


Fig. 2 : L'URL du site vient d'être collée

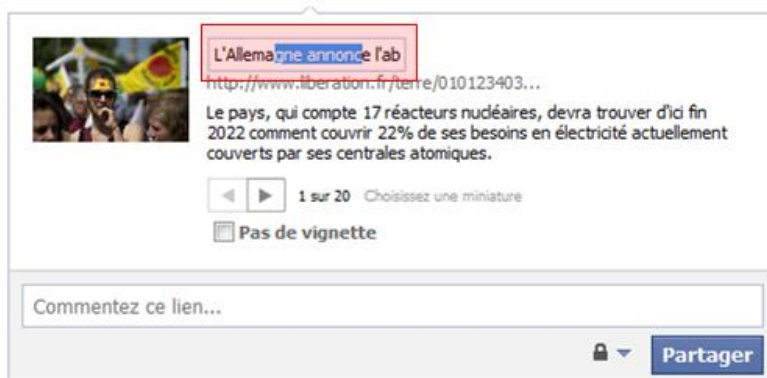


Fig. 3 : L'internaute peut modifier le titre

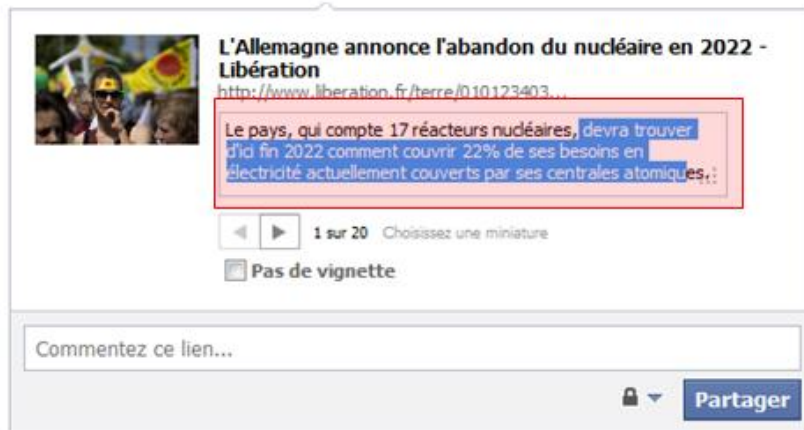


Fig. 4 : L'internaute peut modifier le chapeau

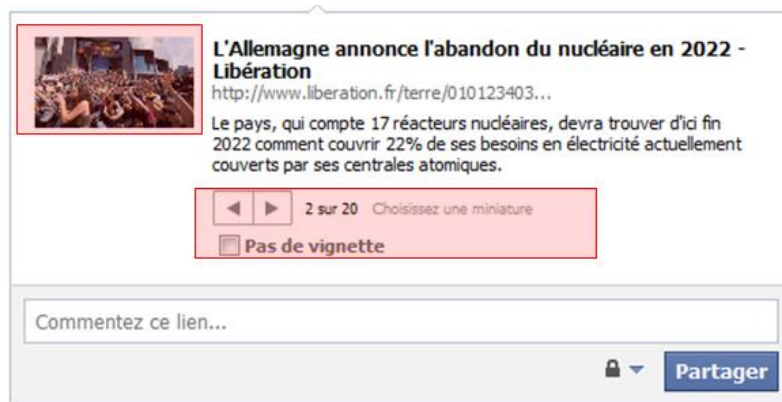


Fig. 5 : L'internaute peut changer la vignette, ou la supprimer



Fig. 6 : Un commentaire a été apposé, le chapeau a été supprimé.



Fig. 7 : Seule la vignette a été modifiée



Aaaaaaaaaaaaaa

L'Allemagne n'arrête pas le nucléaire, elle a juste décidé de le sous-traiter en France... Nuance !

Comment l'Allemagne passe pour une écolo...
www.libération.fr

Le pays, qui compte 17 réacteurs nucléaires, devra trouver d'ici fin 2022 comment couvrir 22% de ses besoins en électricité actuellement couverts par ses centrales atomiques.

Il y a 2 secondes · J'aime · Commenter · Partager

Fig. 8 : Un commentaire a été apposé⁸⁶, le titre a été modifié, la vignette supprimée



Fig. 9 : Publication d'un lien hypertexte renvoyant à un contenu non actuel



Fig. 10 : le fragment scriptible

⁸⁶ Commentaire lu dans les « réactions » à l'article sur le site de Libération.



Fig. 11 : le site 20minutes.fr, le 30/05/11, modèle de fragmentation



Fig. 12 : Fragment d'information publié sur Facebook



Fig 13 : L'identité en trois cadres



Fig 14 : L'auteur citant, le texte cité, les commentaires



Fig 15 : L'avant et l'après du fragment



Fig 16 : Identification des publiants et des publications



Fig 17 : Texte cité et auteur citant : la ré-auteurisation du fragment à l'œuvre



Fig 18 : La circulation induite : l'avant et l'après fragment

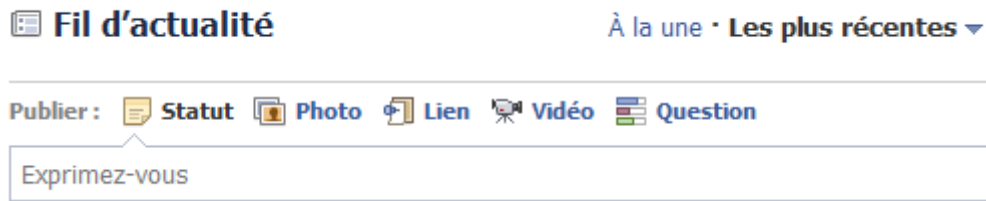


Fig 19 : Détail de la page « Mur » du site Facebook.fr



Fig 20 : Capture d'écran de la page d'accueil de Facebook après connexion



Fig 21 : Détail du « Mur » du site Facebook.fr

· Commenter · J'aime · Partager

Fig 22 : Détail des actions proposées en réaction à une publication sur le « Mur » du site Facebook.fr



Fig 23 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook. L'internaute a repris tel quel en commentaire un extrait de l'article cité



Fig 24 : Détail d'une publication sur un « mur » Facebook. L'internaute publie un lien sans médiation supplémentaire



Fig 25 Détail d'une publication sur un « Mur » Facebook

Parents et enseignants seront coude-à-coude pour défendre l'avenir de l'école

Le Monde pour Le Monde.fr | 19.03.11 | 09h37 • Mis à jour le 19.03.11 | 09h37

Abonnez-vous 15 € / mois 30     Partagez  Facebook



 Recommander  211 personnes recommandent ça. Soyez le premier parmi vos amis.

Fig. 28 : Focus sur les données communautaires d'un article de LeMonde.fr



Féli City recommande un lien.



Parents et enseignants seront coude-à-coude pour défendre l'avenir de l'école - LeMonde.fr
www.lemonde.fr

Le Monde.fr - Des milliers de manifestants sont attendus samedi dans les rues d'une quarantaine de villes pour défendre les conditions d'étude des enfants et les conditions de travail des enseignants.

 Il y a 17 secondes · [J'aime](#) · [Commenter](#) · [Partager](#)

Fig. 29 : Publication sur Facebook d'un fragment d'information de LeMonde.fr



Anne Isan
C'est vrai que ce serait bête d'en arriver là.



Lagarde contre un coup de pouce au SMIC
www.20minutes.fr
SALAIRES - Elle l'a annoncé ce matin...

 1 décembre 2010, 19:38 · [J'aime](#) · [Commenter](#) · [Partager](#)

 **Solegrino** : En fait elle vient de dire: c'est bon, pour les pauvres on a le rsa???

 1 décembre 2010, 22:58 · [J'aime](#)

 **Anne Isan**, D'autant que quand on a le Smic on est manifestement privilégié, si je comprends bien son propos...

 1 décembre 2010, 23:24 · [J'aime](#)

Rédiger un commentaire...

Fig 30 : Détail d'une publication sur « mur » Facebook